



FIGARO

ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

JUILLET 1904

22^e ANNÉE. — N^o 172

Abonnement (France) 36 francs
d'un an (Étranger (Union postale)) 42 —

PRIX { 3 francs ;
{ Étranger : 3 fr. 50

Ouvrière

par

Ayuntamiento de Madrid

T. ROBERT-FLEURY

CONCOURS POUR UNE CARTE POSTALE ILLUSTRÉE

Le *Figaro Illustré* consacrera le numéro d'octobre à la CARTE POSTALE ILLUSTRÉE, à son histoire, à son expansion, à son avenir. A cet effet, le *Figaro Illustré* ouvre entre tous les artistes un concours pour l'illustration d'une carte postale qui sera la « carte postale des souhaits pour 1905. »

Cette carte devra mesurer 9 x 13.

Les projets ne devront pas être signés; ils porteront une devise ou un monogramme répété sur une enveloppe contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Chaque artiste ne pourra envoyer qu'une carte au concours.

Les sujets ne devront présenter aucune allusion politique, ni religieuse; d'autre part les cartes dont le sujet porterait atteinte à la morale seraient écartées impitoyablement.

Les projets ne devront pas être d'un format supérieur à 18 x 26, et pourront être exécutés en noir ou en couleurs. Ils devront parvenir au *Figaro Illustré* avant le **10 AOUT**.

Les projets seront examinés par un jury de huit membres nommé moitié par la direction du *Figaro Illustré*, moitié par les concurrents. Pour éviter toute perte de temps, les concurrents devront fixer, au bas de leurs projets, une feuille répétant leur monogramme et portant le nom des quatre jurés pour lesquels il votent.

Dans les huit jours qui suivront le dépôt des projets, le jury examinera les cartes et il en désignera, sans ordre de classement, un nombre qui ne pourra excéder quarante.

Les projets choisis par le jury seront publiés en noir dans le numéro du *Figaro Illustré* d'octobre consacré à la carte postale. A cet effet, les concurrents dont les projets seront exécutés en couleurs devront y joindre un dessin de leur projet pour la reproduction en noir.

Le jugement définitif sera rendu par les lecteurs du *Figaro Illustré*. Dans ce but chaque exemplaire du numéro d'octobre du *Figaro Illustré* contiendra un bulletin de vote, que les lecteurs seront invités à remplir et à envoyer, à la direction du *Figaro Illustré*, avant le 20 octobre 1904, terme de rigueur. Les dix concurrents ayant obtenu le plus grand nombre de voix toucheront une prime en argent :

Le 1 ^{er} touchera un prix de	300 fr.
Le 2 ^e aura	200 fr.
Les 3 ^e et 4 ^e chacun	100 fr.
Les 5 ^e , 6 ^e , 7 ^e , 8 ^e , 9 ^e et 10 ^e chacun	50 fr.

Les compositions des 10 concurrents primés appartiendront en toute propriété y compris les droits de reproduction au *Figaro Illustré*, qui se réserve de les publier à son heure.

Quant aux autres cartes retenues par le jury et non primées au jugement définitif des lecteurs du *Figaro Illustré*, le *Figaro Illustré* se réserve le droit de les racheter à un prix à débattre avec chaque auteur selon la force du concours.

Les projets non primés devront être retirés aux bureaux du *Figaro Illustré*, chaque lundi, de 5 h. 1/2 à 6 h. 1/2, jusqu'au 6 Décembre 1904. Passé ce délai, l'administration du *Figaro Illustré* déclinera toute responsabilité.

**SAVON
VIOLETTE TATIANA**



fraîchement cueillie.

Victor VAISSIER — Paris.
HORS CONCOURS Expo^{un} Univ^{lle} PARIS 1900

**AUTOMOBILES ET MOTEURS
Tony HUBER**

56, rue du vieux Pont-de-Sèvres. BILLANCOURT (Seine).

**Grand Hôtel & Etablissement de Cures
ZUGERBERG SCHOENFELS SUISSE**
937^{m.} d'altitude

ÉTABLISSEMENT CLIMATÉRIQUE ET HYDROTHERAPIQUE

Vues étendues à la ronde sur le lac et les montagnes.
Parcs, jardins ombreux. De longues heures de promenade
à terrain plat à travers des prairies et de grandes forêts.

Cuisine Française de 1^{er} Ordre

Prix de la pension, 7 fr. — Chambres selon le choix, de 2 fr. à 6 fr.

PROSPECTUS GRATIS ET FRANCO

Médecin de Cures. — Postes, Télégraphe et Téléphone à l'Etablissement.

Direction : HAEMIG-ROTH.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE

CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres Forts. — Agences dans les VILLES D'EAUX

AVIS AUX MAMANS
Demandez à vos médecins
quels sont les effets causés
par les trépidations sur les
cerveaux et la digestion des
jeunes enfants.

La Sociable Btée
dont le constructeur est



Eug. VINCENT

141, boul. St-Germain, PARIS
est la seule voiture d'enfant à sus-
pension réglable et évitant toutes
trépidations.

OCCASION. — Les Panteuils-roulants
ayant servi à l'Exposition de 1900 sont à
vendre à l'état de neuf chez leur construc-
teur, Eug. VINCENT, 141, b. St-Germain,
à Paris. — Envoi du Catalogue complet de
Panteuils-roulants, d'appareils et pare-
chocs.



**CYCLES
GEORGES
RICHARD**
23 AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS



CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Rote : 2150 franco. — Pharmacie, 12, E. Bonne-Nouvelle, Paris.



FIGARO ILLUSTRÉ

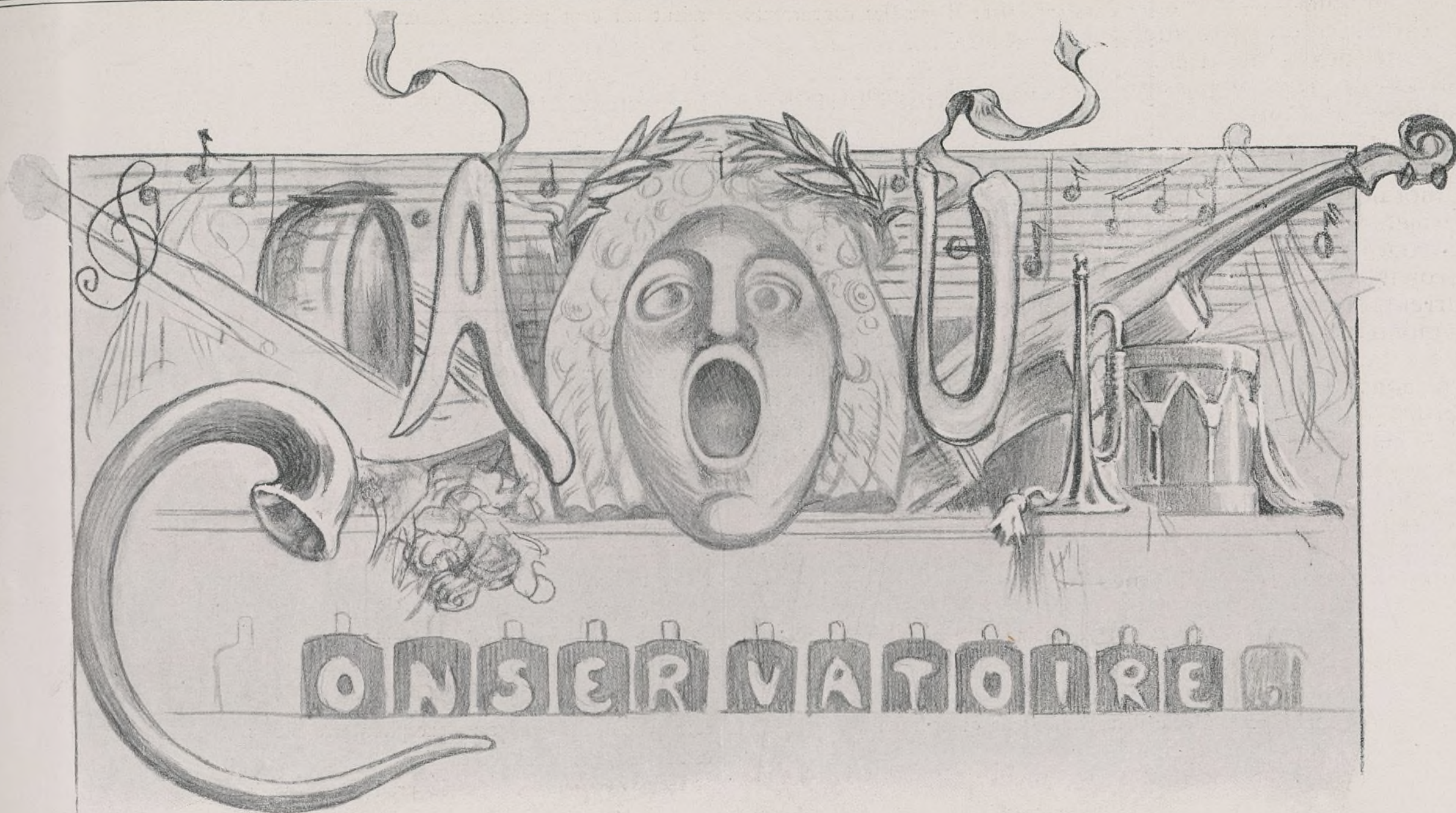
NUMÉRO
172

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

REDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, MARTEL & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

JUILLET
1904



LES gens du Turf ont la « grande semaine ». Au Conservatoire, on a le « grand mois ». Le voilà commencé. C'est le mois des examens, des concours à huis clos, des épreuves publiques dont quelques-unes ont l'attrait bruyant de « premières » sensationnelles. Elles clôtureront la série. Au Conservatoire, on a le sentiment des choses du théâtre; on sait ménager, graduer ses « effets ». Les concours sont des spectacles bien réglés qui ont leurs levers de rideau, que la foule néglige, et un tableau final où elle s'écrase...

Voilà déjà plusieurs semaines que le Conservatoire prépare ces épreuves redoutées, qui feront éclater tant de joies gentilles et couler tant de larmes. Cela commença en mai, très discrètement, par le concours des candidats musiciens au Grand prix de Rome, et par l'installation en loge des six admissibles (dont une femme, M^{lle} FLEURY) au palais de

Compiègne. Ils en sortaient, joyeux et exténués, le 21 juin, après un mois d'incarcération; et M. d'ESTOURNELLES DE CONSTANT, chef du bureau des Théâtres, rapportait ce jour-là de Compiègne à la rue de Valois, six beaux manuscrits de cantates toutes neuves dans sa serviette...

Pendant ce temps, musiciens, chanteurs, comédiens — les petites et les grandes classes! — préparaient dans la grande ruche du faubourg Poissonnière ou déjà subissaient les examens d'admission qui précèdent les concours finaux; l'échéance redoutable approchait...

A l'heure qu'il est, ces examens sont achevés; tous sont fixés sur leur sort. On les a vus du matin au soir, pendant quinze jours, s'attrouper, se bousculer sous le porche sombre de la grande école, devant le petit grillage encadré de bois, où sont collées les minces listes blanches. Les noms des élus sont là : les noms de ceux



qui concourront; en attendant qu'y soient affichées les listes suprêmes, où s'inscriront les victoires définitives. Et déjà la fièvre règne... mais les inquiétudes de ces petites âmes ont des façons très diverses de s'exprimer. Il y a les concurrents pessimistes, que d'avance la perspective d'une défaite possible assombrit; les optimistes, que réjouit l'espérance de la victoire et qui se seront vite consolés d'avoir « raté leur affaire », s'ils la ratent; il y a ceux chez qui l'émotion se traduit en gaité nerveuse et qui se croiraient déshonorés d'avoir peur; d'autres qui gentiment confessent le trouble de leur âme, et d'avance pleurnicheraient d'émotion, s'ils osaient...

Etrange petit monde : étrange maison... J'imagine la stupeur de l'étranger qui entrerait ici sans qu'on l'eût renseigné sur ce qu'il y va voir. Une longue cour, allongée en rectangle — sans un arbre, sans un banc — et autour de laquelle s'érigent les façades nues de quatre corps de bâtiment dont toutes les fenêtres sont closes. Des fenêtres de lycée, de caserne ou d'hôpital s'ouvrent quelquefois; l'on y voit une figure apparaître... Ici les figures ne se montrent point, et la vie intérieure du bâtiment ne se traduit au dehors que par d'étranges bruits.

C'est une cacophonie où les musiques les plus diverses confondent leurs vacarmes. Les arpèges d'un piano s'y déroulent parmi les éclats d'une voix qu'un autre piano, plus loin, accompagne. Un trombone déchaîne ses notes dures, mêlées aux gammes d'un violon; la mélodie stridente que chante un cornet à piston se noie dans les sonorités profondes d'un air de contrebasse, à côté d'un violoncelle qui gémit, d'un basson

qui grogne et d'une flûte qui piaille. C'est une folie de sons, le déchaînement d'un orchestre de carnaval où cent musiciens s'amuseraient sur cent partitions différentes... Dans la grande cour pleine de soleil, les groupes se promènent, indifférents à ce vacarme. Mais qui sont ces jeunes gens, et de quels bizarres éléments cette population scolaire est-elle faite? Il y a de tout ici : des militaires, des jeunes filles, des enfants; de petites personnes élégantes, artistement attifées, que l'on courtise (oh bien discrètement, car il y a là, derrière une fenêtre du rez-de-chaussée, une barbe grise de laquelle on se méfie, et l'excellent M. LAMY n'est point un adjudant commode); et puis il y a aussi les demoiselles bien sages, que leurs mamans accompagnent, et que l'on aborde avec moins de familiarité.

Musiciennes, comédiennes... Les deux groupes ne se mêlent guère; mais tout de même c'est la même école, et, à distance, ce n'est qu'une famille qui s'agite, dans un pittoresque mouvement de colloques, de salutations, de confraternelles confidences.

Admirable école au fond. Songez que c'est ici que se sont formés, presque sans exception, les musiciens, chanteurs, comédiens des deux sexes dont s'enorgueillit notre théâtre, et que le prodigieux prestige de notre art national à l'étranger est né de cet enseignement, distribué *pour rien* par les premiers de nos maîtres.

Les voici qui passent, vont et viennent, un peu affairés, eux aussi, au moment où s'ouvre cette décisive période des examens et des concours de fin d'année :

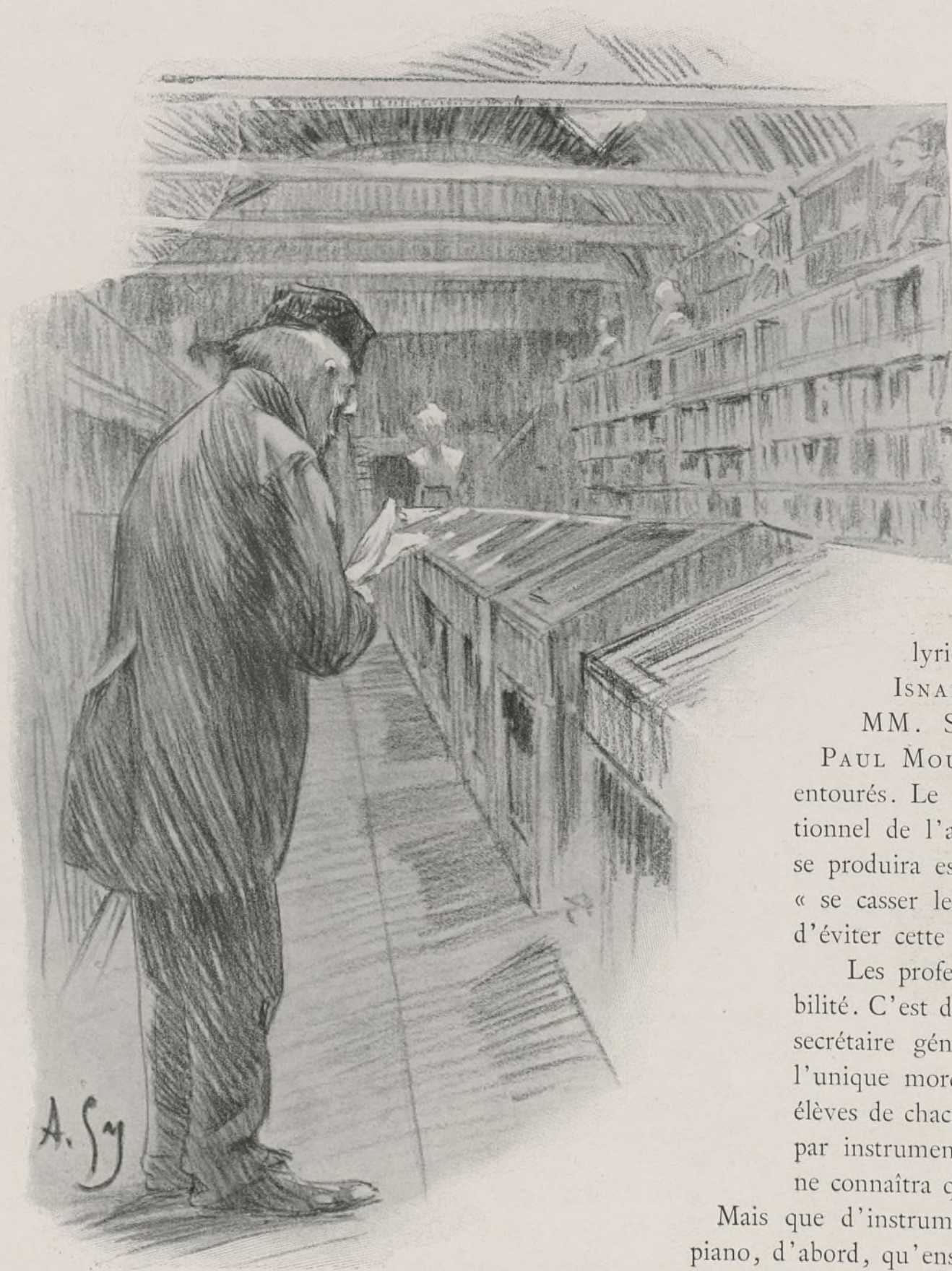
MM. CH. LENEVEU, FAURÉ, WIDOR, professeurs de composition, fugue et contrepoint (la grande classe où se forment messieurs les compositeurs de demain); MM. PESSARD, TAUDOU, LAVIGNAC, XAVIER LEROUX, CHAPUIS, ROUSSEAU, professeurs des classes d'harmonie; M. PAUL VIDAL, par qui est enseigné « l'accompagnement pratique » au piano. Voici les maîtres de la déclamation

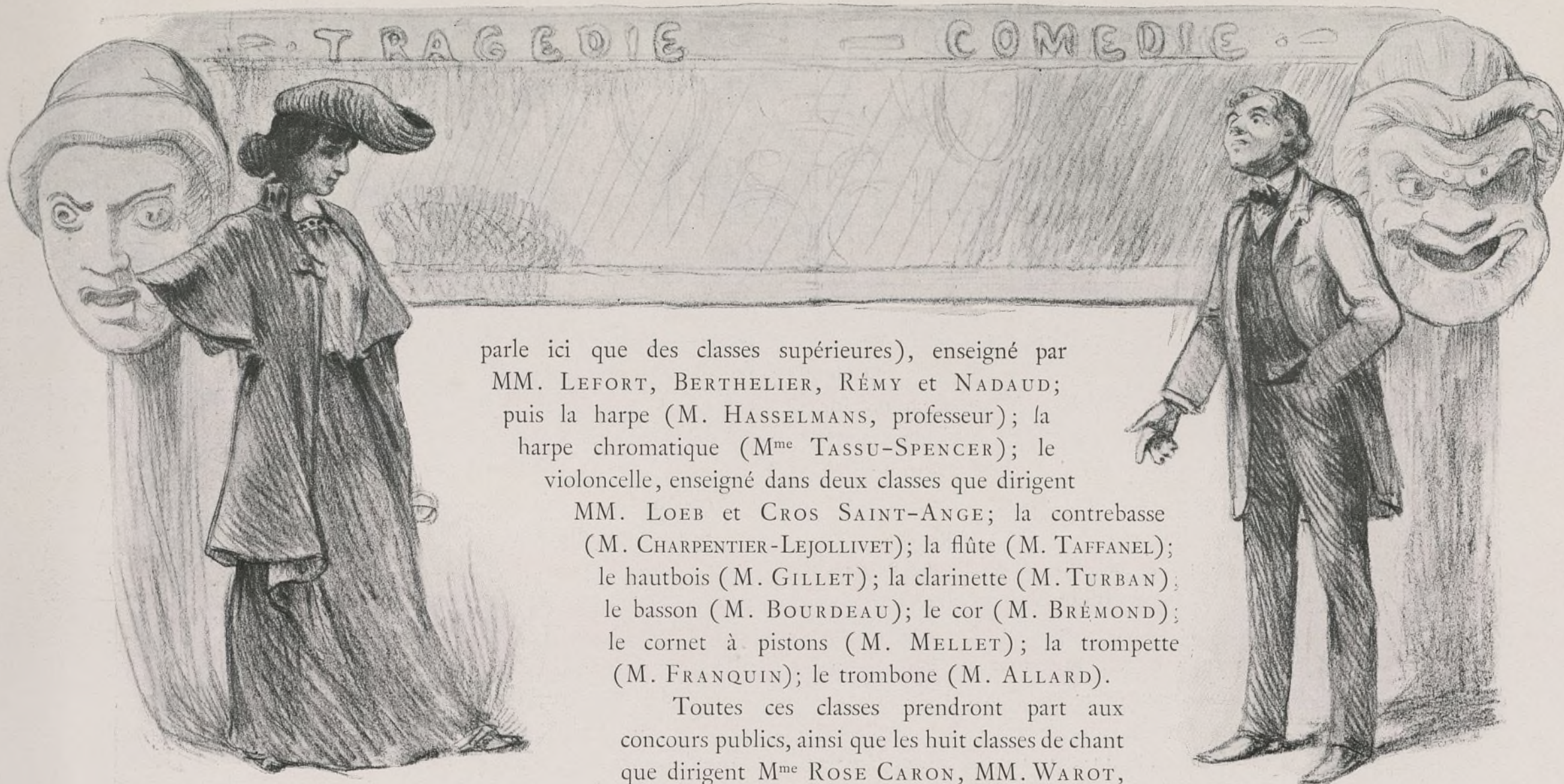
lyrique : MM. MELCHISSEDEC, LHÉRIE, BERTIN, ISNARDON; ceux des classes de déclamation dramatique :

MM. SILVAIN, DE FÉRAUDY, LOLOIR, LEBARGY, PAUL MOUNET, GEORGES BERR... Ceux-là sont les plus entourés. Le concours qu'ils préparent est le concours sensationnel de l'année, et le choix de la scène où le concurrent se produira est une grosse affaire. Un élève bien préparé peut « se casser les reins » sur une scène mal choisie, et il s'agit d'éviter cette scène-là.

Les professeurs instrumentistes échappent à cette responsabilité. C'est des mains de M. FERNAND BOURGEAT, le distingué secrétaire général de la maison, qu'ils reçoivent le texte de l'unique morceau sur lequel vont faire assaut de virtuosité les élèves de chacune des catégories « instrumentales ». Un morceau par instrument, plus la terrible petite page à déchiffrer, qu'on ne connaîtra qu'au moment du concours. Voilà qui est simple.

Mais que d'instruments! A tout seigneur, tout honneur : c'est le piano, d'abord, qu'enseignent aux hommes MM. DIEMER et PHILIPP; aux femmes, MM. DELABORDE et DUVERNOY; le violon ensuite (je ne





parle ici que des classes supérieures), enseigné par MM. LEFORT, BERTHELIER, RÉMY et NADAUD; puis la harpe (M. HASSELMANS, professeur); la harpe chromatique (M^{me} TASSU-SPENCER); le violoncelle, enseigné dans deux classes que dirigent MM. LOEB et CROS SAINT-ANGE; la contrebasse (M. CHARPENTIER-LEJOLLIVET); la flûte (M. TAFFANEL); le hautbois (M. GILLET); la clarinette (M. TURBAN); le basson (M. BOURDEAU); le cor (M. BRÉMOND); le cornet à pistons (M. MELLET); la trompette (M. FRANQUIN); le trombone (M. ALLARD).

Toutes ces classes prendront part aux concours publics, ainsi que les huit classes de chant que dirigent M^{me} ROSE CARON, MM. WAROT, EDMOND DUVERNOY, MASSON, DUBULLE,

DE MARTINI, MANOURY et LASSALLE. Ce n'est pas tout. Il y a maintenant les « petites classes », où ne règne pas moins d'émotion que dans les grandes. Celles-là ne connaissent pas encore l'angoisse des épreuves publiques; mais on y concourt tout de même; on y concourt à huit clos. Ce sont les classes préparatoires de piano, où les garçonnets ont pour répétiteur M. FALKENBERG, et où M^{mes} CHÉNÉ, TARPET, TROUILLEBERT enseignent les fillettes; puis les classes préparatoires de violon, dirigées par MM. DESJARDINS et BRUN; puis les classes de solfège... Ici encore il ne faut pas s'embrouiller. L'école de solfège des chanteurs se distingue de celle des instrumentistes; et chacune de ces deux catégories est elle-même divisée en classe d'hommes et en classe de femmes: MM. VERNAELE, AUZENDE, EDOUARD MANGIN et M^{me} VINOT dirigent la première catégorie; MM. ROUGNON, SCHVARTZ, KAISER, CUIGNACHE, SUJOL; M^{mes} HARDOUIN, RENARD, ROY, MARCOU, MEYER, LHOÏTE et SEVENO DU MINIL — à titres d'agrégés, de chargés de cours ou de répétitrices — dirigent la seconde.

Et je ne cite là qu'une partie des classes qui composent l'enseignement de notre Conservatoire; enseignement dont la supériorité n'est aujourd'hui contestée par aucun Conservatoire de l'étranger. « Au point de vue instrumental, surtout, nous disait un jour GABRIEL FAURÉ, nous sommes les premiers, sans discussion possible. » Les autres classes ont un caractère plus général ou plus théorique; ou se trouvent placées, par leur objet même, en marge des autres. Ainsi, vous ignorez peut-être que M. BOURGAULT DUCOUDRAY professe au Conservatoire un cours d'Histoire générale de la musique, et

M. MARCEL FOUQUIER, un cours d'Histoire et de Littérature dramatique; que TAFFANEL y dirige une fois par semaine pendant tout l'hiver — dans la salle des concerts — des séances « d'ensemble pour orchestre » où les jeunes lauréats et lauréates des concours antérieurs sont assemblés, composent un orchestre d'une soixantaine de musiciens (qui ont de quatorze à vingt ans!), et s'exercent, sous la conduite de l'éminent maître, au déchiffrement des plus difficiles partitions de notre répertoire? Est-ce que vous aviez entendu parler des séances de musique de chambre où l'art de « l'ensemble instrumental » est si remarquablement enseigné par M. CHARLES LEFEBVRE? et des leçons d'« improvisation » à l'orgue, que professe M. GUILMANT? Vous doutiez-vous que le Conservatoire fût même une école de bonne tenue — où MÉRIGNAC professe l'escrime; où M. HENRI DE SORIA enseigne aux jeunes gens et M^{lle} ELISE PARENT aux demoiselles les précieuses lois du « maintien théâtral? »

J'ai dit que le Conservatoire donnait pour rien toutes ces choses. Il fait mieux. Il y ajoute un peu d'argent, de temps à autre. Il pensionne quelques jeunes gens pauvres et distribue des gratifications aux meilleurs sujets de certaines classes. Il n'est intraitable que sur un point: il n'affranchit jamais les lettres qu'il adresse à ses élèves... A la tête de ce grand lycée, il y a un proviseur: c'est M. THÉODORE DUBOIS; un censeur, M. FERNAND BOURGEAT, qu'assiste un « adjoint », M. CONSTANT PIERRE; et un surveillant unique: l'excellent et redouté M. LAMY. C'est tout.

C'est peu; mais cela suffit, et l'administration se sent suffisamment armée, au Conservatoire, contre les mauvais sujets par le





FIGARO ILLUSTRÉ

droit, que le règlement lui confère, de les exclure de la maison. C'est la seule pénalité dont elle dispose, et elle n'a presque jamais à l'appliquer.

C'est que l'élève du Conservatoire n'est point, comme l'ordinaire « potache » de nos lycées, un enfant que la classe ennue, et qui vient y subir une discipline qu'il n'a point souhaitée... L'élève du Conservatoire est un volontaire. Il a gagné sa place au concours; c'est, le plus souvent, un enfant sans fortune qui vient chercher, auprès de maîtres très savants dont l'enseignement ne lui coûte rien, non des

moyens d'orner son intelligence, mais celui de gagner sa vie. Et si léger d'esprit qu'il puisse être, il ne l'est jamais assez pour ne pas comprendre que c'est le pain de demain qu'on lui assure ici. Il est donc sage; il respecte ses maîtres, et dans le respect qu'il leur témoigne, on sent une espèce de gratitude très touchante.

Entrons un instant, si vous voulez, dans quelqu'une de ces classes, où l'on pioche en ce moment avec tant d'application, — et un peu de fièvre déjà — le morceau de concours de fin d'année.

La salle est petite, basse, meublée de banquettes et de deux ou trois chaises de paille, d'un piano, d'un pupitre; aux murs, nus comme ceux d'une chambrée de caserne, s'accroche un petit thermomètre. C'est le seul ornement permis. Point de rideaux aux fenêtres; mais des vitres dépolies jusqu'à mi-hauteur du chambranle, pour empêcher les distractions.

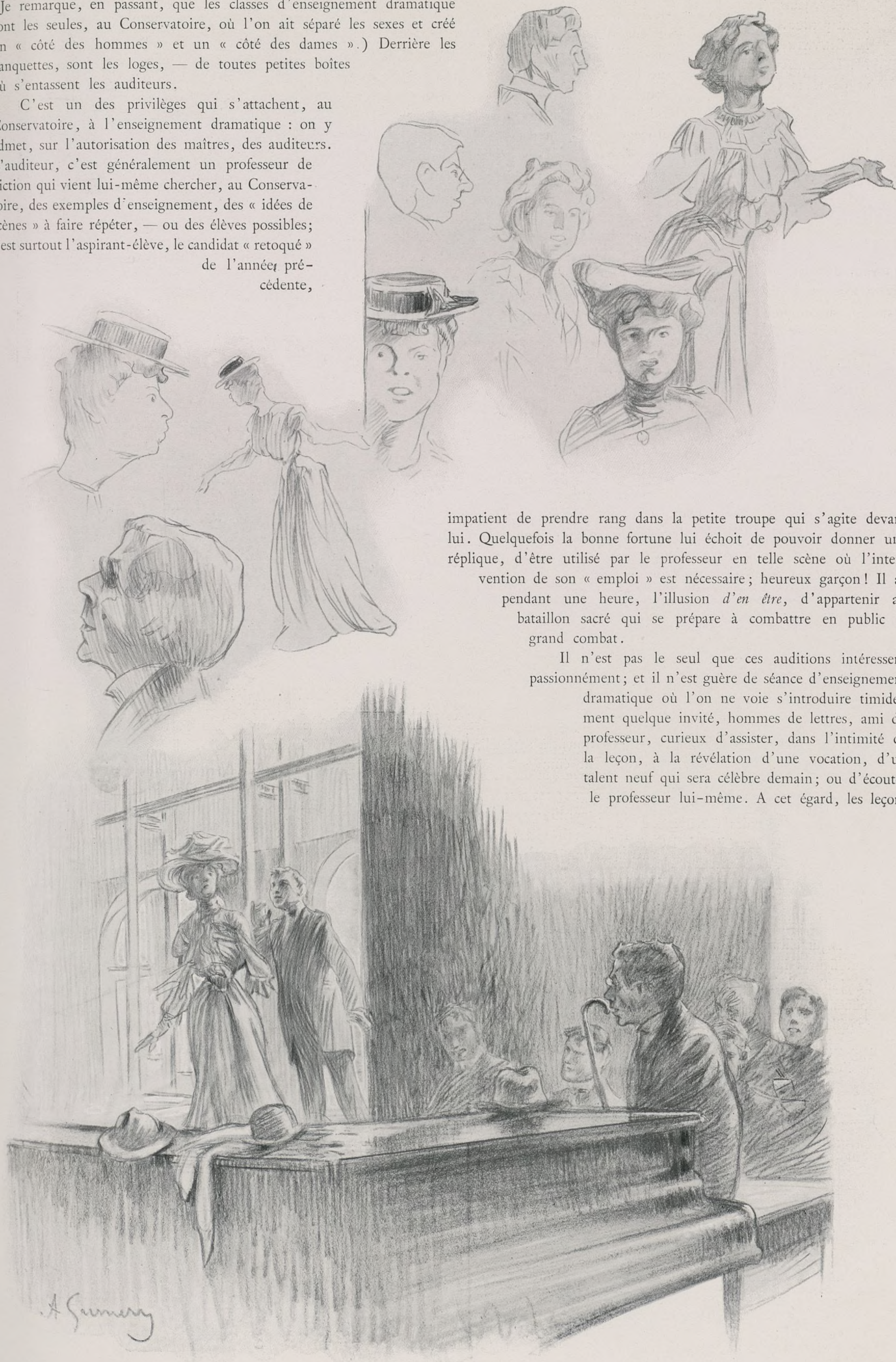
Jamais les élèves ne pénètrent seuls dans les classes. Des salles d'attente sont ouvertes au rez-de-chaussée de la maison; ils doivent s'y réunir avant l'heure des leçons, et n'en sortir que pour suivre le maître, au moment où il paraît. Et voilà la classe installée dans sa cellule, autour du pupitre, ou du grand piano... Dans un coin, discrètement, les mères sont groupées. Les classes préparatoires de piano-femmes, et de solfège — les petites classes — sont encombrées de ces auditoires de mamans silencieuses, qui sont là, un ouvrage à la main, assises sur la banquette dure, l'esprit tourmenté d'un rêve de gloire... ou de salut. On les rencontre moins nombreuses aux classes de comédie, qui sont professées, comme les classes d'opéra-comique et d'opéra, dans des salles un peu plus vastes, et différemment agencées. Là, c'est le théâtre qu'on enseigne, et il importe que le cadre soit approprié, tant bien que mal, aux nécessités de l'apprentissage. Mais ne croyez pas que le Conservatoire montre, de ce côté, plus de souci du luxe qu'ailleurs: une estrade basse où les élèves comédiens se hissent d'une enjambée; à droite et à gauche, deux « portants » marquant la direction d'une coulisse absente; et, pour les besoins éventuels de la mise en scène, une table légère et deux chaises; c'est tout.

La plus somptueuse des salles de comédie est celle où GOR donnait ses classes, et qui a été, le mois dernier, le siège des examens d'admission. A droite et à gauche de la table du maître, et perpendiculairement à la scène s'alignent les banquettes réservées aux élèves hommes d'un côté, aux élèves femmes de l'autre.



(Je remarque, en passant, que les classes d'enseignement dramatique sont les seules, au Conservatoire, où l'on ait séparé les sexes et créé un « côté des hommes » et un « côté des dames ».) Derrière les banquettes, sont les loges, — de toutes petites boîtes où s'entassent les auditeurs.

C'est un des privilèges qui s'attachent, au Conservatoire, à l'enseignement dramatique : on y admet, sur l'autorisation des maîtres, des auditeurs. L'auditeur, c'est généralement un professeur de diction qui vient lui-même chercher, au Conservatoire, des exemples d'enseignement, des « idées de scènes » à faire répéter, — ou des élèves possibles; c'est surtout l'aspirant-élève, le candidat « retoqué » de l'année précédente,



impatient de prendre rang dans la petite troupe qui s'agite devant lui. Quelquefois la bonne fortune lui échoit de pouvoir donner une réplique, d'être utilisé par le professeur en telle scène où l'intervention de son « emploi » est nécessaire; heureux garçon! Il a, pendant une heure, l'illusion *d'en être*, d'appartenir au bataillon sacré qui se prépare à combattre en public le grand combat.

Il n'est pas le seul que ces auditions intéressent passionnément; et il n'est guère de séance d'enseignement dramatique où l'on ne voie s'introduire timidement quelque invité, hommes de lettres, ami du professeur, curieux d'assister, dans l'intimité de la leçon, à la révélation d'une vocation, d'un talent neuf qui sera célèbre demain; ou d'écouter le professeur lui-même. A cet égard, les leçons

de GOT, jadis, étaient un régal. Sa tradition n'est point perdue. M. DE FÉRAUDY, M. GEORGES BERR, M. SILVAIN, M. PAUL MOUNET, M. LELOIR, M. LEBARGY, sont des maîtres de tempérament et de tours d'esprit très différents, mais dont on écoute avec un égal intérêt les leçons, quand ils permettent qu'on les vienne écouter... Ils ne le permettent plus depuis le milieu du mois dernier. Les examens d'admission ont eu lieu ; le *peloton* qui va courir la grande épreuve de ce mois-ci est choisi, l'étude des scènes de concours va commencer : chacun pour soi. Désormais l'on s'enferme ; on travaille à huis clos ; on se méfie, d'une classe à l'autre, des indiscretions de la concurrence.

Solennelles épreuves qui mettront pendant trois semaines encore toute cette maison sur les dents, et, pendant huit jours, seront une des préoccupations de Paris, et le sujet de toutes les conversations.

Les concours publics ne rempliront pas, en effet, moins d'une semaine, et déjà l'on se dispute les petits coupons bleus, jaunes, verts, roses, qui conféreront aux familles, aux amis, à la critique, aux amateurs influents le droit d'y assister.

Tous ces coupons ne sont pas l'objet des mêmes convoitises, et chacune de ces épreuves a son public. La contrebasse, la flûte, le basson, attirent plus spécialement un public de spécialistes, — vieux virtuoses, musiciens d'orchestre, organisateurs de concert... Le violoncelle, l'alto, sont plus *courus* ; beaucoup plus que les instruments de cuivre autour desquels s'empresse surtout l'élément militaire.

Foule au piano, foule au violon, foule aux séances de chant ! Ce sont là essentiellement les concours « pour familles » ; un grand nombre de jeunes filles y sont engagées, que pères, mères, tantes et cousines de tous degrés tiennent à applaudir... ou à consoler. Public aimable, doucement ému, « rangé » ; public de distribution de prix...

Tout différent de l'autre, de celui qui va s'écraser aux grandes épreuves de l'Opéra-Comique, de la Comédie, de l'Opéra. Le concours de comédie surtout affole. C'est qu'il est amusant de tant de manières ! La comédie ne se joue pas seulement, ici, sur la scène, mais dans la salle, où les jumelles sont braquées vers cent figures intéressantes : figures de jurés illustres, de critiques influents, de comédiens notoires, de célèbres comédiennes, ou plus simplement, de comédiennes jolies. Il y en a beaucoup, et c'est un spectacle charmant, que tout Paris a voulu venir voir. Impassibles, deux hommes se font face, aux deux bouts de



la longue salle où frémit cette foule. L'un manie la sonnette : c'est M. THÉODORE DUBOIS, l'éminent et immuable président de tous ces concours ; l'autre tient à la main un grand papier : c'est MOREAU, l'appariteur, l'homme envié dont la fonction est d'annoncer les concurrents, d'aller dans la coulisse chercher les vainqueurs, de rassurer, de consoler ; de donner des tuyaux aux concurrents affolés sur ce qui se passe dans la salle, de prêter son mouchoir aux hommes qui pleurent, et de mouiller d'eau fraîche le front de celles qui s'évanouissent.

Car on s'évanouit beaucoup, au Conservatoire, en cette terrible grande semaine, et nulle part plus de larmes ne sont versées. C'est que la joie et le désespoir ont des effets pareils sur les âmes sensibles ; on s'évanouit de joie et de découragement ; on pleure à chaudes larmes, de contentement ou de rage. Et souvent rien ne ressemble plus à une jeune fille qui vient de remporter son prix qu'une jeune fille qui l'a manqué.

Touchantes effusions, et qu'on aurait tort de railler. Ces diplômes et ces lauriers, ce n'est pas que de la gloire vaine ; c'est, pour beaucoup, la fin de durs soucis inavoués ; c'est un peu de bonheur entrevu, le commencement d'une vie meilleure ; c'est le gagnepain conquis.

Les prix qui se distribuaient naguère au Concours général n'avaient pas cet intérêt-là. C'est peut-être pour cela qu'on les a supprimés.

ÉMILE BERR



Croquis de M. A. GUMERY

La première Marseillaise
de ROUGET DE L'ISLE

Chant de Guerre Des Marseillois

Autographe musical de la collection
de M. CHABERT DE VATOLLA

Tous de
Marche
animé

Allons en avant de la Sa - tou - e le jour de
Gloire est ar - rive Contre nous de la Tyran - nie
L'éten - dard sanglant est le - ve L'éten -
dard sanglant est le ve entendre vous dans les cam -
pagnes ma - gin ces féroces sol - dats ils

Reproduction interdite

viennent jus que dans ses bras, égarer vos fils vos com-

pagnes!... aux armes cito-yens for-

mez vos batail lons Marchez Marchez

qu'un fang un pour a breu re nos fillons!

2^{de}
 Que peut cette horde d'esclaves
 De Traîtres, de Rois Conjures
 pour qui ces nobles entraves
 Ces fers des long-tems préparés
 français, pour nous, à quel outrage
 Quels transports il doit exciter
 C'est nous qu'en ose méditer
 De rendre à l'antique esclavage
 aux armes &c.....

3^{es}
 Quoi des Cohortes étrangères
 seraient la loi dans nos foyers
 quoi ces phalanges mercenaires
 terrasseraient nos fiers guerriers
 Grand Dieu! par des mains enchainées
 nos fronts sous le joug se placeraient
 des fils despotas de viendraient
 les maîtres de nos destinées
 aux armes &c.....

Le Musée de la rue



Nouvelle affiche de J. CHÉRET, pour le **FIGARO**

Reproduction interdite

Ayuntamiento de Madrid



JULES CHÉRET

PUISQUE le *Figaro Illustré* emprunte ce mois-ci au *Musée de la rue*, l'une des dernières affiches qui aient mis récemment leur éclatante gaîté sur les murs de la grand'ville, il sera bien permis au BOURGEOIS DE PARIS de consacrer quelques lignes au maître JULES CHÉRET, d'autant mieux que ces lignes serviront de cadre infiniment modeste, à de délicieux graphismes improvisés par le célèbre artiste à l'intention de nos lecteurs.

On sait que cet homme doux, ce délicieux réalisateur de rêve, a accompli à lui seul une révolution : il a révolutionné le décor de la rue; il a jeté un éclat de rire, qui est en même temps un éclat de beauté, dans la monotonie, et parfois la laideur de la construction moderne, et de la publicité contemporaine. Sur les murs il a voulu de l'art, de l'art capiteux, de l'art de lumière, et il a créé des affiches qui, réunies, forment le plus curieux monument qui soit de la chronique parisienne appliquée à l'activité industrielle.

« Dans cette essence de Paris qu'il distille, a écrit HUYSMANS, il abandonne l'affreuse lie, délaisse l'elixir même, si corrosif, si âcre, recueille seulement les bouillonnements gazeux, les bulles qui pétillent à la surface.

» Il verse une légère ivresse de vin mousseux, une ivresse qui fume, teintée de rose; il la personnifie, en quelque sorte, dans ses femmes délicieuses par leur débraillé qui bégaye et sourit, sans cri vulgaire. Il prend une fille du peuple, à la mine polissonne,



Croquis inédit de JULES CHÉRET

Reproduction interdite

FIGARO ILLUSTRÉ

au nez inquiet, aux yeux qui s'allument et qui tremblent, il l'affine, la rend presque distinguée sous ses oripeaux, fait d'elle comme une soubrette d'antan, une friponne élégante dont les écarts sont délicats... Il fait, à ce point de vue, songer aux dessinateurs d'il y a cent ans; il est, si l'on peut dire, le XVIII^e du XIX^e siècle. »

Il ne s'est pas embarrassé de mélancolie; il ne s'est pas courbé sur les problèmes arides de l'existence; il a voulu dire un sourire de jeunesse et de gaieté, chanter des hymnes éclatantes à la grâce, à la joliesse, à la coquetterie, comme pour enseigner aux gracieuses, aux jolies et aux coquettes, qu'il ne fallait pas s'attrister sur l'avenir si l'on voulait prolonger, le plus possible, le présent où elles étaient gracieuses, jolies et coquettes; et il a été un médecin d'âme, un médecin triomphant, à qui ne résiste pas notre atonie de convalescents. Oh ! les danseuses de CHÉRET ! Je me souviens les avoir entendu fêter dans une piécette qui fut longtemps jouée sur les boulevards; on y chantait :

O fleur du Paradis, danseuse de Chéret,
Si ton éternité n'est faite que d'un rêve,
Et si ta vision divine m'apparaît
Pour dissiper ma peine en une clarté brève,

O fleur du Paradis, parle, danse, souris !
Au ciel envole-toi pour narguer les étoiles,
Et reviens, dérobant à leurs regards surpris,
Des éclairs pour broder la pâleur de tes voiles.

Comme les cheveux d'or qui flottent sur ton cou,
Tout est lumière en toi, frisson, parfum, caresse;
Sois folle, je te veux folle, car je suis fou;
Laisse à plus d'abandon ta grâce enchanteresse.

O fleur du Paradis, danseuse de Chéret !
Toi dont la jupe est plus légère que la brise,
Fille à qui l'on voudrait confier un secret,
Comme le papillon à la fleur qui le grise;

O fleur du Paradis, mets ton ivresse, un jour,
Dans mon cœur dégoûté de sa monotonie;
Que ton rayonnement soit un peu de l'amour,
Danseuse de Chéret, qu'éclaire le génie !

Fais-moi vivre le rêve en ta grâce marqué !
Et, depuis que mes yeux se brûlent de leur flamme,
Frissonne à mon désir, par ta chair évoqué,
Mystère féminin, dont j'ai deviné l'âme !

*
* *

Mais CHÉRET n'a pas fait que des affiches; le Conseil Municipal de Paris voulut que l'Hôtel de Ville eût une grande œuvre de lui, de lui qui avait tant fait pour que les murs ne fussent plus maussades; et le Conseil, bien inspiré, confia au peintre la décoration d'une salle importante de l'édifice municipal, où PUVIS DE CHAVANNES, ROLL, BESNARD, HENNER, et d'autres parmi les meilleurs, ont exécuté des pages justement célèbres.

... Et voici que c'est du Rêve que JULES CHÉRET a entrepris de peindre sur les murs de l'Hôtel de Ville. La salle qui lui fut attribuée est, grâce à lui, une des plus curieuses avec sa décoration complexe et variée. CHÉRET a voulu, en effet, que nul autre concours que le sien ne contribuât à l'ornement de la salle, et, à côté des peintures à figures, on y trouve des parties secondaires, qui ne comportent qu'un élément d'ornementation, et qui ont sollicité le maître comme les parties les plus importantes de l'œuvre. Il y a d'abord quatre grands panneaux où CHÉRET représente : la *Musique*, la *Danse*,



Reproduction interdite

Croquis inédit de JULES CHÉRET



la *Comédie*, la *Pantomime*. Pour qui connaît le talent du peintre, il est évident qu'il y avait là pour lui matière à une extraordinaire fantaisie; et jamais il ne fut plus en verve; c'est que la verve chez lui est soutenue -- il n'est pas inutile de le dire -- par une étude continue; on a prétendu que CHÉRET n'était qu'un improvisateur : soit! Mais ce qu'on n'a pas révélé, c'est que CHÉRET, s'il est capable de jeter sur la toile une vaste composition, dans la fièvre, qui est bien près d'être la fièvre du génie, c'est que CHÉRET se place constamment en face de la nature, et l'étudie, et lui demande tous ses mouvements, tous ses frissons, toutes les nuances par où s'expriment les passions, les sentiments et la vie. Ce qu'on oublie de raconter, c'est que ce faiseur d'affiches, bien plus que certains illustres, écrasés -- et écrasants -- de solennité, donne chaque jour de longues heures au dessin, avec le modèle sous les yeux. Ce qu'il fait par la suite, n'est qu'une récitation graphique des interrogatoires jamais lassés, auxquels la nature a répondu devant lui; c'est qu'il n'est pas un geste qu'il exprime, dont il n'ait cent fois contrôlé l'exactitude au cours de ses séances; c'est que sa lumière même qui semble imaginée,

n'est que la résultante d'une étude parfaitement raisonnée, en dehors des traditions d'école, et avec cette école autrement vaste, qui a pour domaine infini, la vérité.

Aussi, dans ses quatre grandes compositions, quelle solidité d'établissement! Comme tout cela est d'aplomb, comme tout cela est construit -- sans avoir jamais l'air d'une construction. Et comme tout cela contient de la science, en affectant cependant, pour ceux qui ne se donnent pas le temps d'y réfléchir, une extraordinaire et légère facilité.

La *Musique* : des âmes qui s'ouvrent, des oreilles qui écoutent, un saisissement silencieux de la part de ceux qui entendent; mélodique et symphonique, de la part de ceux que règle la mesure; la *Danse* : le rythme du mouvement, la souplesse du geste, l'abandon de la force pour le triomphe de la grâce; ondulations, transparences, parfums; la *Comédie* : la résurrection de la tradition au temps de *MOLIÈRE*; la marche noble, l'expression où l'esprit parle par les yeux, où le cœur parle par l'intensité du geste; la *Pantomime* : toute la farandole de la comédie italienne, ces types éternels et d'une éternelle gaieté, ou d'une puissance tragique éternelle, des masques jetés sur la réalité de la vie, et la réalité de la vie démontrée par l'ironie d'un masque!

A côté de ces grandes compositions d'une verve incomparable et d'une admirable puissance, sous leur aspect riant et aisé, à côté de ces fantaisies d'une signification empoignante, l'artiste a consacré quatre panneaux plus étroits aux jeux et aux enfants; et là, plus encore que dans les grands panneaux, il s'est efforcé d'être le peintre moderne par excellence. Les enfants qu'il montre, en grappes vivantes, dans des ambiances qui pétillent comme des bouquets d'artifices, ce sont les petits que nous voyons autour de nous, avec la joliesse aiguë que leur fait la mode



du jour. Plus d'amours joufflus, plus de petits saucissons roses exposant aux brises qui passent leurs nudités glacées : des petits et des petites rencontrés aux Champs-Élysées et au Parc Monceau, dans leur délicieuse coquetterie, dans leur nature de somptueuse fête, dans leurs toilettes qui aggravent leurs mines espiègles; et les voilà, les mains avides de tout l'arsenal des jouets, tambours, sabres de fer-blanc, chevaux de bois, polichinelles, guignols, poupées, etc.; des cris, des rires, des cocasseries, la gaité, la gaité insouciant, qui est comme la fièvre du vivre, le vivre qui ignore tout, et qui s'ignore soi-même. Ah! les belles et bonnes pages, et le bel art lumineux, et vrai, et sain! Les belles notes de soleil et de printemps, et de jeunesse! Le souffle ardent de ce qui évolue à la grande lumière, sous le regard ému et tendre! Il n'y a pas au XVIII^e siècle d'artistes qui aient imaginé rêve plus séduisant : JULES CHÉRET a fait là une grande œuvre.

Mais, quand j'ai vu d'ensemble cette prestigieuse décoration, je n'en prends pas moins de plaisir à considérer les pastels et les sanguines du maître, ces feuilletés d'un art extraordinairement affiné, sous son aspect de franchise et de liberté, qui aident à corriger l'opinion courante jugeant parfois avec une incompréhensible légèreté, l'immense effort accompli par ce coloriste, dont l'influence aura été si réelle, si manifeste, sur les hommes de son temps.

Notre collaborateur GEORGES LECOMTE, qui n'est pas seulement un romancier de premier rang, mais encore un critique averti et sagace, a consacré d'éloquents pages à l'œuvre de CHÉRET, et j'en veux détacher quelques lignes qui synthétisent bien l'essence même de son génie. « C'est vraiment, écrit-il, un poète aux plus fraîches, aux plus riantes imaginations, que ce peintre si épris de beauté moderne, et capable de mettre au service de ses jolis rêves les dons les plus prestigieux du coloriste et du dessinateur. C'est le poète brillant, alerte, spontané, de tout ce qu'il reste de grâce et de joie dans la vie contemporaine, le poète des simples élégances de la femme, de sa chair fardée rayonnant sous les féeriques éclairages, de ses toilettes à la fois somptueuses et légères qui, moulant son corps gracile, dodu et comme crispé de toute la vie nerveuse qui le soutient, volètent, claquent, frissonnent autour des gorges tendues, des hanches rebondies, du paraphe harmonieux des jambes repliées ou pirouettantes; c'est l'interprète passionné des fêtes de Paris, de son vertige d'amour et de plaisir, de ses jolies élégances court-vêtues et chiffonnées, de ses frénétiques allégresses, de sa chevauchée, convulsive mais éblouissante, vers le mirage des bonheurs artificiels. »

Et c'est une joie pour le BOURGEOIS DE PARIS, d'avoir eu l'occasion de dire ici, à propos de la délicieuse affiche que le maître a conçue pour le *Figaro*, toute l'admiration qui le retient devant son œuvre, que ne désavouerait ni WATTEAU, ni FRAGONARD, ni LANCRET, ni PORTAIL : et ceci n'est pas un mince éloge.

UN BOURGEOIS DE PARIS

Reproduction interdite

Croquis inédit de JULES CHÉRET



LE CHAT
LA BELETTE
ET LE
PETIT LAPIN

*Du palais d'un jeune Lapin
Dame Belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.*

*Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.
Elle porta chez lui ses pénates, un jour
Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour
Parmi le thym et la rosée.*

*Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.
La Belette avait mis le nez à la fenêtre. « —
O Dieux hospitaliers ! que vois-je ici paraître ?
Dit l'animal chassé du paternel logis.*


*O là, Madame la Belette,
Que l'on déloge sans trompette,
Ou je vais avertir tous les Rats du pays. »
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant. « —*



E. M. SIMAS
04

LE FABLIER DES COMÉDIENS. — Fable dite par M^{lle} M. LECONTE, de la Comédie-Française.

Décor de E. M. SIMAS. — Médaillon de JOSÉ CLARA.



*C'était un beau sujet de guerre,
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.
Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi. »
Jean Lapin allégua la coutume et l'usage : « —
Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
(Le premier occupant), est-il une loi plus sage? —
Or bien, sans crier davantage,
Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »
C'était un Chat vivant comme un dévot ermite,
Un Chat faisant la chattemite.
Un saint homme de Chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean Lapin pour juge l'agréa.
Les voilà tous deux arrivés
Devant sa majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre,
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.
Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportants aux rois.*

LA FONTAINE

Au Café Quadri

à Ugo Ojetti

Nouvelle inédite

de M. HENRI DE RÉGNIER



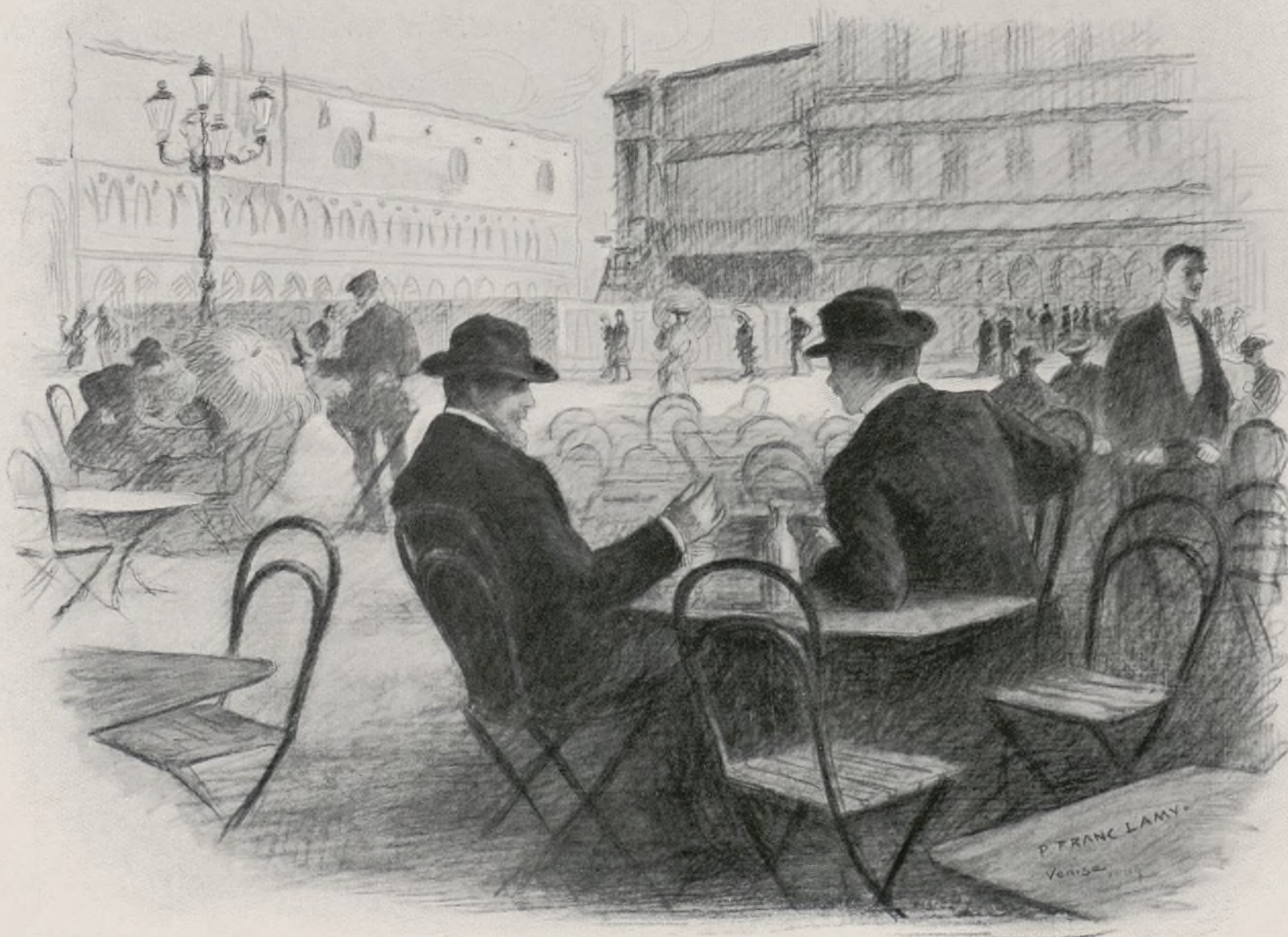
En Avril, ce n'est pas la beauté soutenue de Septembre, c'est quelque chose d'incertain et de chanceux. Du reste, Venise est toujours Venise.

Il parlait d'une voix basse et sourde. Nous étions assis à une de ces petites tables que le Café Quadri installe en plein air, et qui encombrent, au dehors des galeries, un coin des larges dalles de la Place Saint-Marc. Je regardais à travers la fumée de mon cigare l'angle du Palais Ducal, car nous étions tournés vers la Piazzetta. Des gens allaient et venaient. A nos pieds, des pigeons piquaient sur la pierre des grains de blé. Un marchand offrait de table en table des fruits glacés enfilés à une mince baguette de bois. Un autre proposait des cartes postales. J'en choisis une. Elle représentait le Campanile. Mes yeux allèrent vers l'enclos de planches qui entourait l'endroit où s'élevait auparavant la noble tour.

— Dire qu'il y a des gens pour prétendre que c'est mieux

ainsi ! Tenez, mon cher, il paraît même que nous sommes au meilleur point de vue pour juger de l'amélioration ! J'ai entendu cela à la table d'à côté — des Vénitiens — hier, car je viens ici tous les jours. J'y passe la journée. C'est même étonnant que nous ne nous soyons pas encore retrouvés là depuis plus d'une semaine, dites-vous, que vous êtes à Venise.

Je le considérais pendant qu'il parlait, toujours de la même voix sourde et basse. J'aurais pu passer vingt fois devant lui sans le reconnaître. Pourtant, sans être lié avec lui, nous fréquentions le même monde, nous avions des amis communs



et nous étions en relations de politesse. Était-ce bien le même homme que je revoyais aujourd'hui ? Il n'avait jamais été beau,

mais un air de force et d'intelligence le rendait plaisant. Je me rappelais sa parole nette, haute, assurée, et sa voix était maintenant assourdie et comme accablée. Il paraissait épaissi, courbé; ses cheveux grisonnaient, son visage était vieilli. Sa tenue même, habituellement élégante, montrait une négligence singulière. En reposant sur la table la carte postale que je lui avais tendue, je remarquai ses ongles noirs. S'aperçut-il de mon regard, mais il retira vivement sa main et se mit à rire nerveusement.

— Il est vrai que j'ai dû changer depuis que nous ne nous sommes vus, et peut-être plus que je ne pense. Que voulez-vous, mon cher, je ne consulte guère mon miroir. Qu'importe à quelqu'un qui sera peut-être demain au fond de la lagune ou couché sur son lit d'hôtel avec une balle dans la tête! Mais c'est vrai, vous ne savez pas. Du reste, comment sauriez-vous? Bah, je puis bien vous le dire? Il me semble qu'ici mieux qu'ailleurs on peut écouter un importun. Pour vous distraire, vous regarderez le ciel, les marbres... Ah! moi aussi, j'ai bien aimé Venise et ses canaux, et ses rues, et cette place sublime et délicieuse, et San Marco avec ses chevaux d'or, et ce grand Campanile rouge.

Ses yeux semblèrent chercher sur le ciel la tour absente, et il les ferma un instant comme pour la retrouver debout au fond de son souvenir.

— Oui, j'ai été comme vous, j'ai adoré cette ville charmante, mélancolique, si riche et si humble et qui semble bâtie en couleurs dans de la lumière. Pendant plusieurs années de suite je suis venu y passer ce mois de Septembre, beau entre tous. J'avais des amis, mais vous les avez connus : les Berlemont, sa femme est morte d'un accident de chasse... Elle était charmante. Ils possédaient alors le petit Palais Alfizzi, sur le Campo San Stefano. Vous voyez cela, avec des rosaces de marbre rose et vert. Ce sont eux qui m'ont appris Venise. Ah! les Septembre du Palais Alfizzi! Le souvenir m'en revenait souvent. Il y a trois ans, j'étais à Paris, l'hiver, je m'ennuyais.

J'avais eu des chagrins. Un soir, je me dis : Je vais aller là-bas; je n'ai jamais vu le printemps sur la lagune. Je vais l'y attendre. On était au mois de Mars. Je partis, et je descendis à l'hôtel. Les premiers jours furent durs. Une de mes promenades favorites était le Campo San Stefano. J'y passais souvent et je m'y arrêtais à son puits de marbre, devant la façade du Palais Alfizzi. Berlemont, après la mort de sa femme, l'avait vendu à un certain comte Perletti qui, cette année, le louait à une dame américaine. J'appris cela par le peintre Marans que j'avais rencontré à l'Académie en train de copier un Guardi. Un jour que, sur le Campo San Stefano, je regardais la fenêtre qui avait été celle de ma chambre, la porte du Palais Alfizzi s'ouvrit et un domestique vint à moi. Il me salua et me remit une lettre. La locataire du Palais m'écrivait qu'elle savait par un ami que j'habitais là autrefois et que, si je désirais revoir l'intérieur de la maison, j'étais libre d'y pénétrer. La lettre était signée Bessie et d'un nom de famille que je vous tais.

» Je suivis le domestique qui m'avait apporté le billet. Dès l'entrée, je reconnus que rien n'avait été changé au Palais Alfizzi. Les deux grandes lanternes de galères, en fer forgé, se dressaient toujours au bas de l'escalier. Le domestique me pré-

cédait de pièce en pièce; elles étaient vides. Ma visite terminée, je laissai sur ma carte un mot de remerciement.

» Le lendemain matin, à l'Académie, Marans, tout en copiant son Guardi, me raconta ce qu'il savait de l'étrangère. Elle vivait seule, voyait peu de monde. Son mari possédait de vastes plantations de coton en Louisiane. Elle séjournait en Europe depuis plusieurs années et s'y disait fixée définitivement. Elle était jeune et très belle. Il m'offrit de me mener chez elle, j'acceptai. Huit jours après, je ne quittais

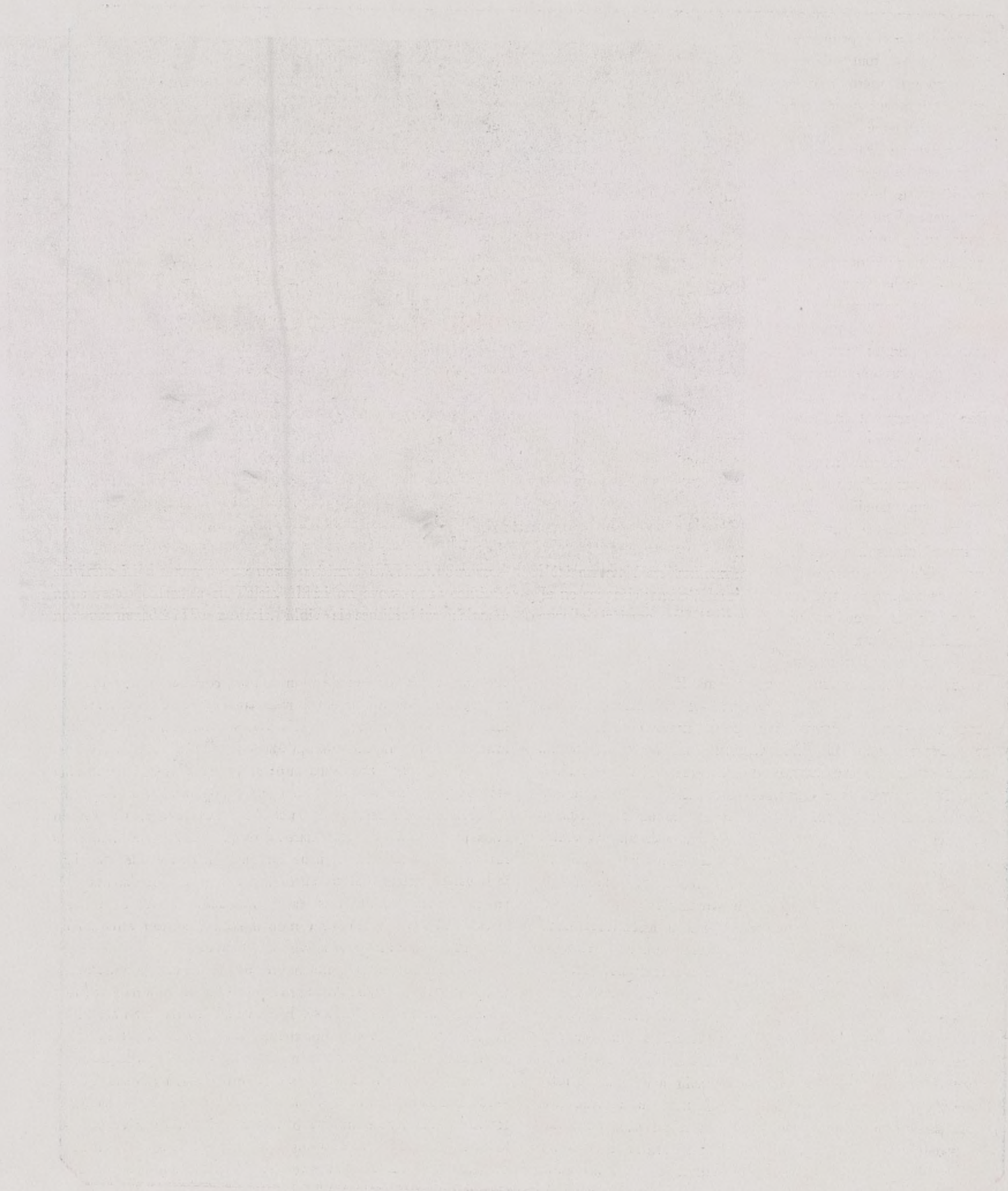




Reproduction interdite

L'HEURE SILENCIEUSE

par MAXIME FAIVRE



plus le Palais Alfizzi, j'y dinai régulièrement, j'y passai mes soirées, je sortais avec elle à pied ou en gondole, je l'accompagnais partout. J'en étais amoureux fou.

Il reprit après un silence.

— Ce fut une vie étrange et passionnée. Le printemps s'était montré tout à coup, un printemps intermittent et perfide, avec des soleils, des averses, des nuées, des douceurs soudaines. Partout cette saison est dangereuse, mais ici elle dilate le cœur. Être amoureux à Venise, en avril ! Nous parcourions la ville avec une sorte de frénésie délicieuse. Bessie semblait se plaire à ces promenades. Où ne sommes nous pas allés ensemble, durant ces journées, tantôt presque chaudes, tantôt brusquement refroidies ! Nos pas ont parcouru toutes les « calle » ; notre gondole a sillonné tous les canaux. Quelquefois il pleuvait. Nous laissions finir l'ondée à l'abri d'un des ponts de marbre, ou bien, sous le felze, nous voyions la pluie ruisseler aux vitres en larmes longues et douces. J'ai passé des heures avec elle dans cette petite maison mouvante et noire. J'aimais Bessie. Je le lui avais dit.

» La première fois où je lui parlai de mon amour, elle ne parut ni offensée ni surprise et m'écouta attentivement. C'était dans l'étroit jardin du Palais Cappello, auprès d'une de ses statues ébréchées. Les cloches d'une église voisine sonnaient dans le ciel clair. Elle continuait à marcher sur le sable de l'allée. Dans mon trouble, j'oubliai de donner le pourboire à la vieille femme qui nous avait introduits et ce fut Bessie qui sortit de son porte-monnaie la pièce d'usage. En remontant en gondole, elle me regarda dans les yeux. Puis elle me fit remarquer à une fenêtre un débris de sculpture.

» Ah cet aveu du jardin Cappello, l'ai-je assez renouvelé ! Elle l'accueillait toujours de même avec sérieux, mais en détournant la conversation. Les jours passaient. J'étais dans un état d'énervement extrême. Enfin, un soir, chez elle, je fus pressant. Elle m'écoutait, assise dans un de ces grands fauteuils en bois doré, d'une rocaïlle outrée et qui partout ailleurs seraient un peu ridicules, mais, ici, qui font bien. Je parlai depuis longtemps. Quand je me tus, elle me répondit avec une parfaite tranquillité que je ne lui déplaisais pas du tout, qu'au contraire je lui plaisais beaucoup, mais qu'elle ne serait jamais à moi, que prendre un amant lui eût semblé fort naturel, qu'elle en avait eu plusieurs, que du reste elle était libre, mais que moi, non. Elle ne voulait pas. Elle regrettait, mais n'y pouvait rien, et elle me donna rendez-vous pour aller le lendemain ensemble à Torcello.

» Croyez-vous que j'aie fui ? Non, n'est-ce pas. Le lendemain, j'étais là, à l'heure dite. Ce fut une journée affreuse et je souffris cruellement. Nous regardâmes longtemps les damnés de la vieille mosaïque qui, dans l'or fondu, tordent leurs membres grêles et difformes. Ah ! cette église humide et saline, au milieu de cette île molle, avec son canal étroit traversé d'un

pont ruiné et sa lagune fiévreuse ! J'aurais voulu y respirer la mort. Mon supplice dura des jours et des jours. La présence continuelle de cette femme le rendait plus douloureux encore.



Elle me parlait souvent de mon amour, comme d'une chose qui lui fût non pas indifférente, mais qui ne la concernait pas, à quoi elle ne pouvait rien. J'avais cessé de la supplier. Mon tourment me rongait sans qu'elle eût l'air de s'en apercevoir.

» En finir ! Oui. Mais auparavant, je tenterais un dernier effort. Vous allez me dire que j'en choisis singulièrement l'endroit, mais je n'étais plus maître de mon cœur. Ce fut en nous promenant sur cette place. Une fois encore, je lui peignis ma torture. Nous étions juste au pied du Campanile. Soudain je la vis se diriger vers la porte par où l'on entrait dans la tour en me disant : Montons là-haut, mon cher, le grand air vous fera du bien. Je compris que mon agitation pouvait être remarquée des passants et je la suivis la tête basse.

» Vous êtes sans doute monté au Campanile de San-Marco lorsqu'il était debout. Le portier recevait la monnaie. C'est, dit-on, ce bonhomme qui a été la cause de l'accident. Sa cheminée fumait. Pour remplacer un tuyau, on enleva des briques et ce fut ainsi que l'ange d'or tomba les ailes ouvertes. Nous commençons à gravir la pente en spirale qui mène à la plate-forme. Bessie marchait devant. Je ne la suppliais plus, je pleurais. J'étais résolu à enjamber la balustrade et à aller m'écraser en bas, sur la dalle. Je souffrais trop. Peu à peu, elle m'avait devancé. Je l'appelai. Je l'entendis rire. Elle était déjà en haut. Quand j'y parvins à mon tour, l'air me souffla au visage. La plate-forme était vide. Je ne voyais plus Bessie. La grosse cloche suspendue aux poutres pendait, immobile, comme un énorme fruit de bronze. Tout à coup, je sentis deux mains sur mes yeux humides. Je tournai brusquement la tête. Ma bouche rencontra une bouche qui se posait sur la mienne...

Son visage morne s'illumina d'une expression d'extase. Mes yeux suivirent les siens dans la direction du Campanile détruit dont ils revoyaient, j'en suis sûr, en ce moment, la

haute forme rouge, puis il les abaissa vers la dalle où un pigeon familier, repu de grains, roucoulait avec douceur, en gonflant son cou ardoisé.

— Je vous dirai peu de chose, reprit-il, des jours qui



suivirent ni du temps que nous passâmes à Venise. Sommes-nous restés enfermés au Palais Alfizzi ou avons-nous continué nos promenades? Je ne sais. Moi, si sensible jusqu'alors à l'aspect des choses, si habitué à les mêler à mes sentiments, j'y devins tout à coup indifférent. Je ne sus plus rien de Venise à partir de ce jour où, du haut du Campanile, la main de Bessie dans la mienne, j'avais aperçu pour la dernière fois la ville merveilleuse et disparue. Dès lors je ne vis que le seul visage de ma maîtresse. Je ne cessais pas de le contempler. Chacune de ses expressions se fixait dans ma mémoire et, aujourd'hui encore, quand je pense à elle, ce n'est pas seulement elle que je vois, mais tous ses visages successifs, différents et nombreux, en une sorte d'enchaînement cinématographique. J'ai dans les yeux des centaines, des milliers de Bessie et qui pourtant n'en font qu'une, celle que j'aimais dans une ineffable lumière de joie et d'amour, car j'étais heureux du bonheur le plus complet, le plus absolu et, si j'ose dire, le plus singulier.

» On dit volontiers, n'est-ce pas, que le bonheur rend peureux. Eh bien, moi, je ne pensais pas un instant que le mien pût être éphémère et caduc, je ne pouvais pas penser qu'il ne fût pas certain et indéfini. J'étais convaincu de sa durée. Le passé et l'avenir avaient disparu de mon esprit pour donner toute la place au présent. L'idée ne me venait pas d'interroger ma maîtresse sur ses projets. Son passé me semblait également je ne sais quoi de superflu et d'inutile. Il m'en était resté seulement qu'elle était libre de sa personne. Sa séparation d'avec son lointain mari d'Amérique, sans que la rupture fût légale, n'en était pas moins définitive. Elle n'appartenait à rien d'autre qu'à celui à qui elle s'était donnée.

» Ce soin de sa liberté se marquait en de certains détails de sa vie. Elle habitait le Palais Alfizzi tel qu'elle l'avait loué. Elle n'y avait pas assemblé ces petits objets personnels qu'une femme aime à répandre autour d'elle pour montrer qu'un lieu dépend de sa fantaisie et de son goût. Elle avait peu de robes. Je m'aperçus de ce dernier trait quand une dépêche me rappela brusquement à Paris. Cette nouvelle ne me troubla guère. Je n'eus pas une minute la crainte que Bessie ne m'accompagnât

pas. Je ne me trompais point. Elle me déclara qu'elle serait prête le lendemain. A la gare, je la vis arriver, à l'heure juste, avec deux grandes malles, solides, fortes, commodes. C'était tout. Aucun autre bagage ne la suivait. Elle avait là-dedans de quoi

être elle-même, élégante, raffinée. Elle portait, ce jour-là, un chapeau délicieux. A Paris, je dus m'occuper de l'affaire qui m'y ramenait. Bessie alla loger dans un hôtel de l'avenue d'Iéna et notre vie de Venise recommença. Je ne sais si le bonheur se lit sur les visages, mais le mien ne parut point plaire aux quelques personnes que le hasard ou la nécessité me fit rencontrer. Sentirent-ils à quelle distance je me trouvais d'eux, mais ils s'écartèrent de moi comme si j'eusse cessé d'être un des leurs? L'homme heureux est-il une sorte de monstre?

» Nous restâmes tard à Paris et, après un court voyage à Fontainebleau, nous y revînmes, au milieu de l'automne. L'hiver passa ainsi et je continuai à vivre la même vie monotone et prodigieuse. Le printemps reparut,

l'été arriva. Mon bonheur avait pris quelque chose d'éternel. Je ne songeais jamais à la mort, à la vie non plus, car ce qu'on appelle ainsi me semblait un état différent de celui où je vivais et sans rapport avec lui. Aussi je ne m'intéressais plus à rien. Je ne lisais pas. Je n'ouvrais plus les journaux ou, si j'y jetais un coup d'œil, ce qu'ils rapportaient me paraissait se passer dans une autre planète...

» Ce fut donc un hasard singulier qu'un jour — je devais aller chercher de bonne heure Bessie à l'hôtel pour la conduire au théâtre — m'étant habillé avant dîner, je ramassai un numéro du *Figaro* qui traînait sur un fauteuil. Je me souvenais très bien en avoir déchiré la bande, le matin, et qu'en déchirant cette bande je pensais que je ne verrais pas Bessie de la journée, à cause d'un rendez-vous à l'autre bout de Paris, toujours la suite de cette affaire qui m'y avait rappelé de Venise, l'été précédent. Durant toute l'après-midi je n'avais songé qu'au moyen d'en avoir fini pour être chez Bessie à l'heure convenue. J'avais réussi à rentrer assez tôt pour avoir un quart d'heure à perdre avant de me mettre à table et, assis dans le fauteuil, je déployai le journal... Le Campanile de Saint-Marc était tombé!

» Je ne saurais vous dire ce que j'éprouvai à cet instant. Certes j'aimais ce Campanile rouge au-dessus de la Ville des Eaux, mais cette catastrophe matérielle n'avait pas de quoi me troubler



au point de me dresser livide, tremblant et la sueur au front, avec une impression d'angoisse si affreuse que je reculai d'un pas en me voyant dans la glace. Je savais qu'un malheur épouvantable venait de m'arriver et je poussai un cri : Bessie !

» Dans la rue, je me mis à courir. Quelques personnes se retournèrent. Je sautai dans un fiacre qui passait vide. Comme je traversais le vestibule de l'hôtel, le portier s'avança vers moi. Il avait à la main sa casquette galonnée. Il me parlait. Je ne compris ce qu'il m'avait dit que beaucoup plus tard, quand je me réveillai dans mon lit. Dans l'après-midi de ce jour fatal, M^{me} X. avait soldé sa note, fait charger ses malles sur un fiacre et quitté l'hôtel de l'avenue d'Iéna, sans dire où elle allait... Et voici pourquoi, vous ne m'auriez pas reconnu si je ne vous avais pas parlé, pourquoi, je viens ici, chaque jour, et pourquoi, mon cher, j'ai les ongles sales...

Il les regarda un instant en silence, puis il reprit d'une voix encore plus sourde et plus basse :

— Dès que j'ai pu me trainer je suis venu à Venise. J'ai choisi cette table. Il faut bien que je m'assoie ; je ne peux pas me tenir debout longtemps. La tête me tourne aisément. Alors je m'installe sur cette chaise et je regarde. Peu à peu, il me semble voir le Campanile sortir de cet enclos de planches ; il se reconstruit dans ma pensée et devant mes yeux. Il grandit, il monte, robuste, hautain et pourpré. L'Ange d'or ouvre de nouveau ses ailes au sommet. Alors je retrouve la joie éprouvée là, jadis ; je la revis, je m'en enivre ; puis la vieille tour rouge oscille sous mes pieds. L'Ange d'or se précipite en bas les ailes fermées. Tout s'écroule et s'effondre sous moi et je m'abîme en mon malheur et mon désespoir. Alors je compare, je réfléchis, je délibère. Vivre ou mourir ? et je pèse mon bonheur passé et ma torture présente. Mourir c'est finir ce tourment qui me

ronge, mais c'est aussi perdre le souvenir de ma joie. Vivre c'est sentir mon cœur se briser chaque fois que je respire, mais c'est aussi le sentir se dilater au souffle qui l'a rempli ! Ne me dites pas ce que vous feriez à ma place, vous ne savez pas ce qu'est ma souffrance, vous ne savez pas ce qu'à été mon bonheur...

Il se tut. Sa main s'était de nouveau posée sur la table. Je la pris entre les miennes. Il sourit.

— Allons, il ne faut pas que vous restiez ici. Venise vous appelle, mon cher. Vous avez le temps d'aller voir se coucher le soleil à San Giorgio Maggiore. Adieu et merci. »

Je me levai et m'éloignai.

Les jours qui suivirent, je fis plusieurs promenades aux environs de Venise, sur la lagune ou en terre ferme. Je visitai à Castelfranco la Villa Maser construite par Palladio et, à Strà, la Villa Nazionale, construite pour les Pisani ; j'allai à Burano et à Chioggia. Du bateau qui me ramenait de la Ville des Filets et de l'Île des Dentelles, je vis Venise sortir de l'eau. Elle était belle mais le Campanile rouge manquait à sa parure. J'y pensais en traversant la place Saint-Marc pour aller chez Cook prendre mon billet de sleeping. Je partais le lendemain. Il faisait beau. Le Café Quadri étalait ses petites tables sur les dalles tièdes. Mon ami n'était pas là. La table où je m'étais assis avec lui était occupée par deux officiers et par un jeune homme qui portait une singulière cravate verte, comme on en vend à la Merceria ou sur le Rialto. Tous trois fumaient de longs Toscani. J'en allumai un, et je rentrai à l'hôtel.

HENRI DE RÉGNIER



Illustrations de M. P. FRANC LAMY

LA PLACE DE BRETEUIL

*Autrefois
et
Demain*

DANS quelques jours une nouvelle statue de Pasteur se dressera au centre de la place de Breteuil, à l'endroit même d'un monument que tout le monde a connu, mais n'a pas admiré : le *Puits Artésien de Grenelle*.

S'il faut en croire beaucoup d'historiens et M. HENRY HOUSSAYE, en particulier, les quartiers environnants auraient eu leur page dès l'origine de notre histoire parisienne. Ce serait, en effet, dans la plaine de Grenelle, et plus précisément dans la partie comprise entre la Seine, l'avenue de Suffren et les rues Croix-Nivert et de Javel, que Labienus, lieutenant de César, aurait taillé en pièces une armée gauloise, commandée par Camulogène, de la nation des Aulerques d'Évreux, l'an 52 avant l'ère chrétienne.

Dans l'histoire, on appelle cette bataille : « le premier siège de Paris ». La licence est plutôt excessive. Paris n'existait pas ; et Lutèce, à notre sentiment, n'avait aucun des caractères ni des aspects d'une ville ou d'une place qu'il eut fallu assiéger. Aussi bien Lutèce, considérée comme citadelle (*oppidum*) des Parisiens (*Parisii*), était située dans l'île de la Cité, assez éloignée de la plaine de Grenelle, on en conviendra. Nous ajouterons qu'il ne nous est nullement prouvé qu'il y eut des Parisiens dans l'armée de Camulogène.

Revenons bien vite à notre plaine de Grenelle.

Une tradition veut que Clovis l'ait donnée en propriété à la Basilique de Saint-Pierre et Saint-Paul, devenue plus tard l'Abbaye de Sainte-Geneviève. Quoi qu'il en soit, les premiers travaux de dessèchement paraissent avoir été exécutés à l'époque mérovingienne ; et on voit, par d'anciens titres que la puissante Abbaye possédait de ce côté-là des prés en un canton appelé *Javel*, dont le nom a été corrompu en celui de *Javel*.

Ce fief de Sainte-Geneviève était limité à l'orient par un autre fief ecclésiastique, dont la limite est facile à obtenir : il suffit de prolonger sur un plan l'avenue de Suffren jusqu'à la rue Lecourbe. Tout le territoire



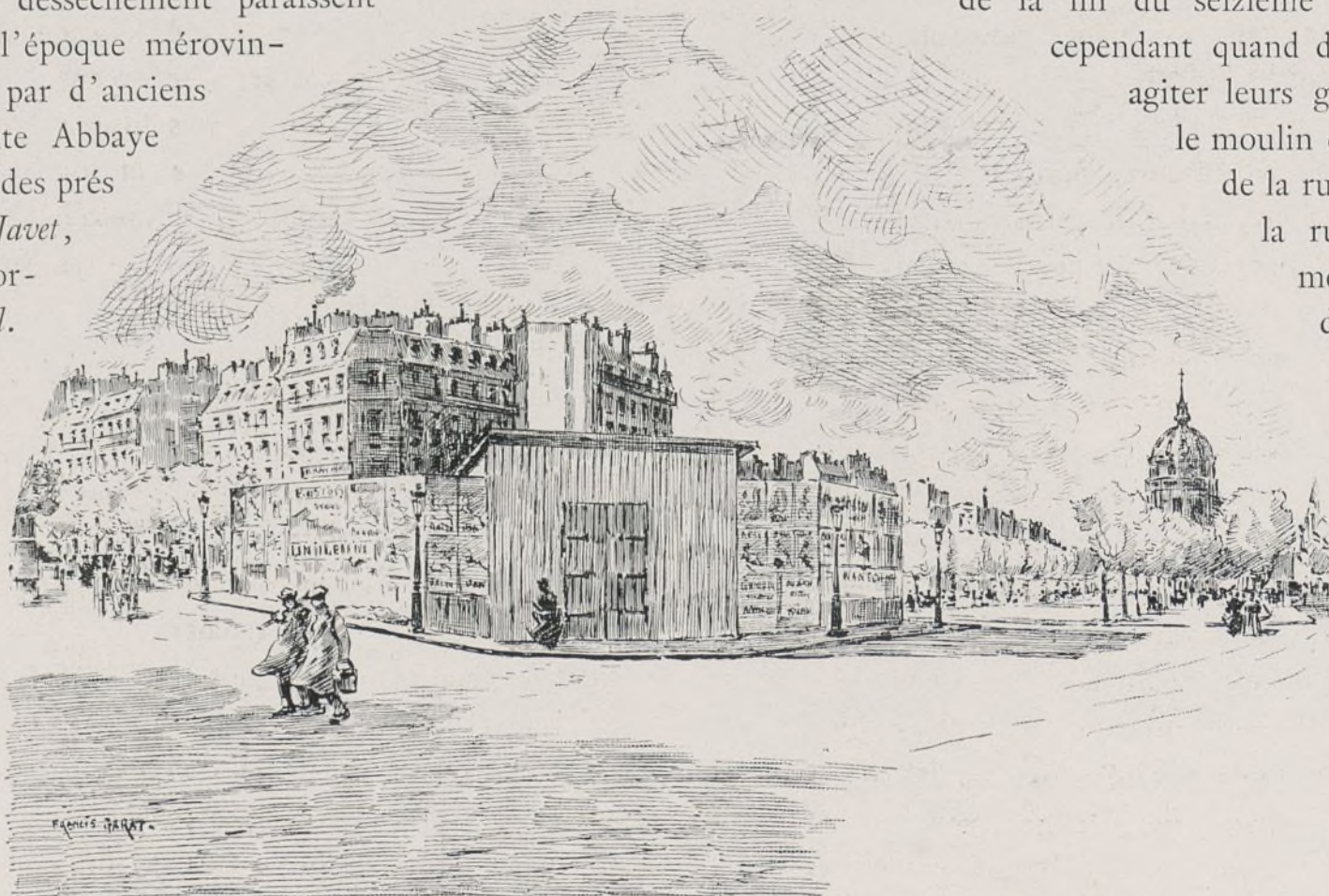
PASTEUR
Buste d'après la maquette de FALGUIÈRE
Exécuté par V. PETER
(Croquis de F. GARAT)

de gauche, par conséquent du côté du Champ-de-Mars, appartenait à l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés ; c'était la Garenne (*Garenella*), dont on a fait *Grenelle*.

Au moyen-âge, il n'y avait encore là qu'une plaine déserte. Toutefois, dans un espace que limitent aujourd'hui l'avenue de Suffren et les rues Dupleix et Desaix, s'élevait un château, dont les dépendances s'étendaient jusque vers la Seine ; une ferme et quelques maisons le joignaient. Ce château appartenait à la famille de CRAON, mais ce n'était pas là qu'habitait PIERRE DE CRAON, seigneur de la Ferté-Bernard et de Sablé, qui tenta d'assassiner le connétable OLIVIER DE CLISSON, dans la soirée du 13 juin 1392, au carrefour que forment les rues Saint-Antoine et de la Culture-Sainte-Catherine, actuellement rue de Sévigné. Le logis de ce gentilhomme de grande route était situé sur partie de l'emplacement de la mairie du IV^e arrondissement.

Le château de Grenelle avait haute, moyenne et basse justice, relevant de l'Abbaye de Sainte-Geneviève ; les maisons qui en dépendaient étaient de la paroisse Saint-Étienne-du-Mont, et l'on conviendra que s'ils suivaient scrupuleusement les offices religieux, ces premiers *Grenellois* ont bien mérité sinon le paradis, au moins le purgatoire.

Longtemps cette région conserva son aspect agreste, un peu sauvage, et telle est bien l'impression qui se dégage d'un vieux dessin de CLAUDE CHASTILLON, et qu'on peut dater de la fin du seizième siècle. Elle s'anima cependant quand des moulins vinrent y agiter leurs grands bras. C'étaient le moulin de la Pointe, à l'angle de la rue des Fourneaux et de la rue de Vaugirard ; le moulin de la Folie, rue de Sèvres, un peu à l'orient de la rue Cambronne, et le plus fameux, le plus joyeux, le plus fréquenté : le moulin de Javel, tout proche la Seine et vis-à-vis le Point-du-Jour. Le peuple se réunissait sous leurs tonnelles pour



LE CHANTIER DU MONUMENT PASTEUR
(Dessin de FRANCIS GARAT)



BAS-RELIEF DU MONUMENT

produits chimiques connue sous le nom de manufacture de Monseigneur le comte d'ARTOIS, la composition appelée *Eau de Javel*. RABELAIS l'a citée, cette guinguette, et DANCOURT a fait représenter à la Comédie-Française un petit acte, repris, croyons-nous, par SCRIBE, et pour lequel on avait emprunté au moulin de Javel son nom en guise de titre, et pour intrigue l'une des fréquentes aventures dont ses bosquets étaient les témoins plus ou moins discrets.

Un jour, le moulin de Javel eut la visite d'une reine... de la main gauche : M^{me} DE POMPADOUR.

C'était dans le temps le moins frivole de son règne, où, de concert avec le marquis de MARIGNY, son frère, et l'architecte GABRIEL, elle faisait activement travailler à l'École Militaire, dont la création paraît lui être réellement due, et pour laquelle, il faut le dire à sa gloire, elle dépensa une forte somme de ses propres deniers. — Afin d'être plus près de cette fondation qui la passionnait et n'avoir qu'à traverser la Seine en barque pour aller surveiller les travaux, elle venait loger à certains jours dans un pavillon qu'elle possédait sur le quai Debilly, nommé alors quai de Chaillot ou de la Conférence. Un joli parc en dépendait; il a disparu, ainsi que le pavillon pour faire place aux maisons qui portent les numéros 2 à 10 du quai Debilly.

A cette époque, l'aspect du quartier où se trouve la place de Breteuil, s'était sensiblement modifiée.

A la suite de la construction de l'Hôtel des Invalides, que, dans sa prime jeunesse chantera LOUIS BLANC, on avait tracé l'avenue de Breteuil, sans d'ailleurs la dénommer; la construction de l'École Militaire avait amené, dans les mêmes conditions d'anonymat, le tracé de l'avenue de Saxe; aussi encore, au point d'intersection, la formation d'un rond-point planté d'arbres : notre place de Breteuil.

Toutefois, Grenelle n'était encore qu'une vaste plaine en culture, où s'élevaient quelques îlots de peupliers; au loin, entre les rues actuelles de Javel et des Entrepreneurs, les « Maisons Blanches », de chétives masures bordaient la Seine, tandis qu'à l'extrémité septentrionale du Champ-de-Mars, soulignant, pour ainsi dire, le petit bras du fleuve, imparfaitement comblé, qui avait enserré le minuscule archipel groupé sous le nom collectif d'Ile des Cygnes, s'accroupissait un ouvrage de fortification, appelé le fort Thimburn, du nom d'un des gouverneurs de l'École Militaire, servant à donner de *visu* des notions pratiques aux jeunes officiers-élèves; c'était la promenade favorite de BONAPARTE, s'échappant, vers le soir, de la petite mansarde qu'il habitait à l'École Militaire. La fenêtre de cette mansarde dominait le Champ-de-Mars, et peut-être la chercha-t-il du regard, lorsque, bedonnant, vêtu de velours nacarat, culotté de satin, coiffé d'un chapeau à plumes blanches, NAPOLEON présida à la distribution des Aigles, le 1^{er} juin 1815.

L'Ile des Cygnes, dont la tour Eiffel marque assez bien le centre, n'existait plus, doré et déjà, qu'à l'état de souvenir,

boire le vin clair, manger de la galette chaude, et, le soir, à l'ombre du Chèvrefeuille et de l'Épine-Vinette, plus d'un mariage s'y faisait, sans tabellion ni curé.

Le moulin de Javel fit la célébrité de ce canton bien avant qu'on y fabriquât — LOUIS XVI régnant — dans une grande fabrique de

surtout depuis la construction du pont d'Iéna. Cependant elle avait eu ses beaux jours. Longtemps elle avait été une des promenades du dimanche chère aux Parisiens, qu'enchantèrent ses gazons parfumés, ses touffes d'osiers et de saules, et, alentour, les cabarets où l'on servait matelottes et fritures.

De ces beaux jours, un témoin survit : une maison de piètre apparence, située à l'angle de la rue de l'Université et de la rue Jean-Nicot. Elle a été bâtie en 1675 par l'un des entrepreneurs de l'Hôtel des Invalides, et on y employa des matériaux que n'avait point absorbés le royal édifice : ce fut l'auberge du *Cygne Rouge*. Un pont de bois, jeté sur le petit bras de la Seine, lequel s'allongeait, dans la direction de la rue de l'Université, de la rue Jean-Nicot au boulevard de Grenelle, un petit pont de bois, existant encore en 1800, reliait l'île à l'auberge.

A la fin du dix-huitième siècle, ce cabaret était un lieu de rendez-vous galants et de parties fines. On y vit à plusieurs reprises, sous le règne de LOUIS XVI, le célèbre marin PAUL JONES; et ce cabaret était si bien coté que le comte d'ARTOIS, depuis CHARLES X, y vint souper avec M^{lle} DUTHÉE et quelques intimes.

Au lendemain de la journée de Thermidor, COFFINHAL, vice-président du Tribunal révolutionnaire, y chercha, dit-on, un asile provisoire. Un fanatique, ce COFFINHAL ! N'est-ce pas lui qui s'opposa au sursis de quelques jours demandé par LAVOISIER pour mettre la dernière main à une découverte qu'il croyait utile, en s'écriant : « La République n'a pas besoin de chimistes ! Une cruauté bête, d'ailleurs suspecte, qu'on aurait peine à pardonner à cet homme, malgré son honnêteté inattaquable.

Et, bizarrerie des événements ! ce fut précisément assez près de là, dans les anciens bâtiments de la ferme de Grenelle (caserne Dupleix, du côté de la place Dupleix), que la Convention établit la poudrière dont elle confia la direction au chimiste CHAPTAL, celui-là que, dans l'intimité, M^{lle} BOURGOIN appelait « papa clystère ».

Alors, de Grenelle, partaient chaque jour de longs convois de chariots transportant des munitions aux armées de la République. Une épouvantable catastrophe vint interrompre la fabrication. Le 31 août 1794, à sept heures et demie du matin, la poudrière sauta. « Au fracas qui accompagna l'explosion, chaque citoyen a cru que la foudre écrasait sa maison. Dans la direction du vent, la terre a été jonchée, à plus d'une lieue de distance, des débris de la charpente des bâtiments, divisés en parcelles grosses comme des fuseaux. A la porte de Chaillot (*quai de Passy, au droit de la rue Beethoven*), à la Chaussée-d'Antin, sur le chemin de Franciade (*rue du faubourg Saint-Denis*), etc., on a trouvé de ces canevas sur lesquels on étendait la poudre pour la faire sécher, des culottes, des chapeaux et autres lambeaux de vêtements arrachés aux malheureux ouvriers. » (*Annales de la République Française*, 3 septembre 1794).

Les causes du sinistre n'ont jamais été bien déterminées. On en accusa le parti *Clichien*, dont le club se tenait rue de Clichy, dans l'ancien hôtel SAILLARD, plus tard prison pour dettes, et l'on invoque, à l'appui de cette opinion, l'extraordinaire complot, ne tendant à rien moins qu'au



BAS-RELIEF DU MONUMENT

LA STATUE DE PASTEUR
Telle qu'elle apparaîtra de loin

(Croquis de FRANCIS GARAT)

renversement du Directoire, qui est connu dans l'histoire sous le nom de *Conspiration de Grenelle*. C'était en effet sur le camp alors établi dans la plaine, au-delà du mur d'enceinte que M. DE CALONNE avait autorisé les fermiers-généralistes à construire (1782), que devait être tenté le premier coup de main.

Le principal rendez-vous des conspirateurs était au *Soleil d'Or*, une auberge dont l'enseigne peinte en jaune sur fond blanc rayonne encore sur la façade de la maison portant le numéro 226 de la rue de Vaugirard. Là était le magasin d'accessoires, c'est-à-dire les piques, les fusils, les sabres, etc. ; un autre dépôt d'armes de tout genre, se trouvait au cabaret du *Canon ci-devant royal*, rue Saint-Dominique, 81, un bouge.

Le coup fut tenté dans la nuit du 9 au 10 septembre 1796 ; il échoua piteusement ; et, tandis que les chefs parvenaient à s'enfuir, éternelle histoire ! quelques comparses étaient arrêtés. On déporta les uns, on fusilla les autres. Et Grenelle demeura, jusque sous la Restauration, le théâtre des exécutions militaires.

Ces exécutions avaient lieu entre le mur d'enceinte et le château de Grenelle, l'ancien *château de Craon*, dont la caserne Dupleix occupe l'emplacement et, peut-être, conserve encore quelques vestiges.

C'est là que CHATEAUBRIAND vint pour assister à l'exécution de son cousin ARMAND DE CHATEAUBRIAND, condamné à mort avec plusieurs autres *chouans*. « J'arrivai tout en sueur une seconde trop tard, écrit-il dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Armand était fusillé contre le mur de l'enceinte de Paris. Sa tête était brisée ; un chien de boucher léchait son sang et la cervelle ».

A la même place, en 1812, on fusilla MALET, LAHORIE et GUIDAL ; là encore, le 19 août 1819, à six heures et demie du soir, LABÉDOYÈRE, arrêté dans le petit pavillon qui se trouve au fond de la cour du numéro 5 de la rue du faubourg Poissonnière, s'agenouillait devant un peloton d'exécution.

Ce fut le dernier soldat fusillé dans la plaine de Grenelle, le long de la vieille muraille fiscale, saluée à son origine par cette épigramme :

*Le mur murant Paris
Rend Paris murmurant.*

Elle s'ouvrait, du côté de la Seine, par la barrière de la *Cunette* (quai d'Orsay, au droit du boulevard de Grenelle) ; puis venaient successivement les barrières de *Grenelle* ou des *Ministres* (boulevard de Grenelle, en face la rue de Lourmel) ; de l'*École Militaire* (place Cambonne) ; des *Paillassons* (boulevard Garibaldi, 31) ; de *Sèvres* (boulevard Garibaldi, entre la rue Barthélemy et l'avenue de Breteuil). C'est entre ces deux dernières, et *intra muros*, que l'architecte GISORS construisit de 1810 à 1818 l'*Abattoir de Grenelle*, où, en 1900, nous avons vu le *Concours Hippique* et le *Salon annuel de la Société des Artistes Français*.

L'abattoir de Grenelle faisait partie du groupe de « tueries » créées par le décret du 9 février 1810. Antérieurement à ce décret, on tuait au domicile des bouchers, et Paris empruntait à

cette coutume vainement combattue par la municipalité au nom de la sécurité et de la salubrité publiques, son aspect le plus répugnant. — « Le sang ruisselle dans les rues, écrit en 1783, MERCIER dans son *Tableau de Paris*, il se caille sous vos pieds, et vos souliers en sont rougis. En passant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugissements plaintifs. Un jeune bœuf est terrassé, et la tête armée est liée avec des cordes contre la terre ; une lourde massue lui brise le crâne, un large couteau lui fait au gosier une plaie profonde ; son sang qui fume, coule à gros bouillon avec sa vie. Mais ses douloureux gémissements, ses muscles qui tremblent et s'agitent par de terribles convulsions, ses abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ses angoisses et les souffrances de son agonie, etc... » Reconnaissons une fois de plus que s'il nous fallait vivre dans le Paris de nos grands-pères, nous regretterions amèrement notre ville *haussmannisée*, quoi qu'il soit de mode d'en médire.

Et que serait-ce, s'il nous fallait en être réduits à la quantité d'eau dont ils pouvaient disposer ! Ce n'est pas que Paris ne soupirât depuis longtemps après les sources qui pourraient suppléer aux eaux de la Seine, insuffisantes et insalubres. Déjà, au dix-septième siècle, celle de Rungis, que l'aqueduc romain d'Arcueil, réparé en 1624 par ordre de MARIE DE MÉDICIS, déversait à flots dans Paris, ne suffisaient plus aux nombreuses fontaines.

Un moyen proposé, le 31 mars 1631, par SALOMON DE CAUS, — le même dont la légende menteuse a fait un martyr, — aurait pu suppléer à cette insuffisance. A l'aide d'une machine placée en amont, près de l'Arsenal (*quai Henri IV*), il se faisait fort d'obtenir à ses frais « un eslevage de quarante poulces d'eau, à prendre dans la rivière, et de la faire conduire en plusieurs endroits de la ville » ; on ne l'écoula pas.

Ce que pouvait fournir la Seine fut négligé ; on ne songea qu'à ce qui pourrait être obtenu par la dérivation de quelque rivière voisine, et, sous Louis XIV, on n'aspirait qu'après le jour où l'Ourcq fournirait ses eaux à la ville.

Cette rivière, — qui mit plus d'un siècle à creuser son canal, depuis 1680, où le gendre du célèbre RIQUET, M. DE MANSE, en rêva le projet sous le regard protecteur de COLBERT, jusqu'à l'an X (1802) qui le vit réellement

commencer, — cette rivière était déjà jaugée alors par d'intelligents industriels et distribuée en espérance dans les trop nombreuses fontaines tarées. C'était un des grands projets de ce temps ; mais il se trouvait plus de rieurs pour s'en moquer sans le comprendre que de spéculateurs pour en patronner l'entreprise, Lisez un peu les livres sérieux, les journaux graves de l'époque, pas un n'en parle pour en vanter l'importance et le bienfait ; en revanche les comédies

burlesques s'en occupent pour en railler la prétendue utopie.

« Certes, dit Arlequin, dans la comédie de DUFRESNY, le *Banqueroutier*, vous n'ignorez pas que plusieurs personnes ont entrepris à leurs dépens d'amener la rivière de l'Ourcq



EXPLOSION DE LA POUDRIÈRE DE GRENELLE
le 14 Fructidor, an 2

(Musée Carnavalet)

à Paris, dans la vue de vendre l'eau bien cher à ceux qui en ont besoin... »

Et quand deux ingénieurs de premier mérite, PERRONET et DE PARCIEUX voulurent faire pour le Paris de la rive gauche, avec la dérivation de l'Yvette, ce qu'on avait tenté pour celui de la rive droite par la dérivation de l'Ourcq, ils ne trouvèrent que des obstacles.

En somme, au début du règne de LOUIS-PHILIPPE, les Parisiens n'avaient encore que l'eau de Seine et l'eau de l'Ourcq, pour les usages de la vie et pour les exigences de la salubrité. On se préoccupa enfin d'une situation aussi anormale, mais, au lieu de s'adresser à des rivières ou à des sources connues pour alimenter d'eau en quantité suffisante, une ville comptant environ 800,000 habitants, on voulut aller chercher les eaux qui, s'infiltrant sur les hauts plateaux de la Champagne, forment un fleuve souterrain coulant au-dessous de la cuvette où Paris est assis. On décida qu'on forerait un puits artésien; l'emplacement désigné fut la cour de l'abattoir de Grenelle, et MULOT, chargé de l'opération, donna le premier coup de sonde le 24 décembre 1833.

Les fontaines artificielles n'étaient pas choses nouvelles. Il y aura tantôt sept ou huit siècles que l'Artois a les siennes. Celle qui se voyait à Lilliers, dans l'ancien couvent des Chartreux, commençait à sourdre à plein jet vers le milieu du douzième siècle, et toutes nos provinces du Nord prirent exemple sur ce premier puits, véritablement artésien, puisque c'est à quelques lieues de la capitale de l'Artois qu'il déversait ses eaux abondantes. Des limites de la Picardie jusqu'à celles de la Flandre, ce fut alors à qui creuserait son trou et ferait jaillir sa fontaine. Paris demeura en retard; cependant, en 1787, il y avait un puits artésien creusé à Vaugirard, dans le jardin du curé de Saint-Sulpice, ainsi qu'en témoigne le *Journal de Paris* du 3 avril de cette même année. D'autre part, et dès 1824, l'établissement thermal d'Enghien possédait un puits artésien l'alimentant d'eau potable.

Il semblerait donc que l'entreprise du puits de l'abattoir de Grenelle n'eût rien qui pût faire naître les quolibets. Nulle hésitation chez les savants, ARAGO en tête. La théorie géologique ne prouvait-elle pas qu'on réussirait? Mais le public, lui, n'avait point assez de railleries pour l'œuvre commencée. MULOT avait déclaré, dès le principe, qu'il lui faudrait traverser au moins 400 mètres de couches de terrain avant de rencontrer l'eau, l'on riait de sa persévérance, de ce qu'on appelait son entêtement, et l'on ne se gênait pas pour tourner en dérision « l'aveuglement ministériel qui sacrifiait le budget de la France à des chimères. » Le théâtre s'en mêla, et dans une *revue* de fin d'année, le principal personnage se nommait Mulot; on le chansonna :

Satan, s'éveillant en sursaut,
Dit : Quel bruit font-ils donc là-haut ?
Contre moi quel mortel conspire ?
Veut-on m'enlever mon empire ?
Ah ! tant d'audace me confond !
Je crois qu'on perce mon plafond !
Chez moi veut-on tenter une descente ?
C'est donc le bon Dieu, mortels, qui vous tourmente.
C'est donc le bon Dieu qui vous tourmente ! —

Maitre, dit un vieux loup-garou,
C'est un Mulot qui fait son trou ;
Ce Mulot qui n'est pas un Claude,
Veut se procurer de l'eau chaude
Pour nettoyer son long terrier.
Et le tout sans rien vous payer. —
Oh ! dit Satan, détruisons son attente.
C'est donc le bon Dieu, Mulot, qui te tourmente.
C'est donc le bon Dieu qui te tourmente ?

Le travail cependant avançait, mais non sans peine, et il fallut bientôt compter avec le chapitre des accidents qui

se produisirent et furent d'autant plus graves que la profondeur était plus grande. Au mois de mai 1837, raconte MAXIME DU CAMP, comme on était déjà arrivé à une profondeur de 380 mètres, qu'on avait traversé les terrains



PUITS ARTESIEEN DE GRENELLE (Musée Carnavalet)

de transport, le calcaire à moellons, et que l'on se trouvait au milieu d'un énorme banc de craie compacte mêlée de silex, un bout de tige de 80 mètres portant la cuillère de forage se détacha et tomba au fond du puits. Il fallut dix-sept mois pour retirer ce débris. Et ce ne fut pas le seul accident, dont le moins grave aurait découragé un homme moins convaincu que MULOT.

Le public continuait à hausser les épaules : on était arrivé à 548 mètres ! Un jour, le 26 février 1841, la sonde tomba tout-à-coup de plusieurs mètres ; était-il donc advenu un nouveau malheur ! — *La sonde est cassée encore,...* ou *l'eau va jaillir !* s'écria aussitôt M. MULOT fils, immédiatement accouru. Il y eut un moment d'angoisse poignante, puis vint du trou perforé, comme un souffle d'une bête énorme, dans une allure fantastique, puis, on vit sortir brutalement, tout d'un coup, un énorme jet d'eau par cet orifice de 23 centimètres qui hypnotisaient pour ainsi dire tous les fidèles collaborateurs de MULOT.

Ce fut un succès qui dégénéra bien vite en engouement ; aux railleries avait succédé un enthousiasme, d'ailleurs exagéré, car si le forage du puits artésien de l'abattoir de Grenelle peut être considéré comme une victoire de la science et de l'industrie, on peut ajouter qu'il fut une déception : en ses plus beaux jours, il n'a guère fourni que le tiers des trois millions de litres qu'il promettait par jour.

Néanmoins, le Tout-Paris de LOUIS-PHILIPPE l'alla visiter ; pas un voyageur n'y manqua ; et les *tricycles*, les *parisiennes*, les *favorites*, ces omnibus du temps, dont les lignes conduisaient à Grenelle, ne connurent jamais de meilleures recettes, même quand la « fleur-des-poix » (pour nous servir d'une expression de l'époque) venait assister aux courses du Champ de Mars.

Mais où donc était-il, ce puits artésien !

Nous avons parlé de l'abattoir de Grenelle et rappelé qu'il se trouvait dans la cour, exactement au point d'inter-

section des rues Valentin Haüy et Bouchut, ouvertes sur l'emplacement de l'abattoir démolí. Au reste, on peut le voir : quelques planches mal jointes en couvrent la place humiliée, et nul passant n'en évoque le souvenir.

Le puits artésien de Grenelle ! mais, pour tout le monde il se dressait au centre de la place de Breteuil. C'était cette sorte de tour en fonte, couronnée d'une coupole, ornée de trois galeries circulaires à pans coupés, accostée d'un escalier en vrille et posé sur un large socle en pierre de taille, devant lequel s'arrêtaient les voitures des agences de voyages.

Oublié le puits artésien véritable, et tant et si bien que la Commission du Vieux Paris elle-même fut très surprise quand on lui apprit, le 18 décembre 1902, que ce monument fort lourd et tout à fait disgracieux, quoiqu'il eût des prétentions à l'élégance et à la légèreté, ne surmontait pas du tout le puits artésien de MULOT, lequel se trouvait un peu plus loin, dans la cour de l'abattoir de Grenelle, aujourd'hui disparu.

Voici l'explication de cette méprise.

Après avoir pensé à remplacer l'échafaudage d'origine par une colonne pareille à la *Lanterne de Diogène*, du parc de Saint-Cloud, tombée sous les obus du fort du Mont-Valérien, le 10 octobre 1870, on s'avisa que la cour d'un abattoir serait en vérité un cadre peu gracieux, on capta l'eau dans une conduite, et un regard solidement construit couvrit l'emplacement où la source même a jailli.

L'eau, ainsi captée fut dirigée à quelques pas de là, au milieu de la place de Breteuil, le BRETEUIL qui, chargé de l'affaire du *Collier de la Reine*, la dirigea si maladroitement dans sa haine contre le cardinal de ROHAN, qu'elle tourna, comme on sait, au préjudice de MARIE-ANTOINETTE.

Deux tuyaux placés verticalement conduisirent cette eau dans ce que nous avons appelé un « château-d'eau mystificateur », celui que les descriptions, les guides, les images, les photographies ont toujours désigné sous la trompeuse dénomination du *Puits artésien de Grenelle*, et qui avait été construit de 1857 à 1858 par DELAPERCHE, sous la direction de BELGRAND.

Ce monument très laid, ce tire-bouchon que le vent, pour peu qu'il soufflât avec violence, faisait osciller à ce point que les voûtures du spacieux caveau qui formaient l'intérieur de son soubassement, en étaient disjointes, a disparu ; et



VUE DU MOULIN DE JAVELLE (Musée Carnavalet)

c'est sur l'emplacement qu'il occupait que va se dresser la statue de PASTEUR. Peut-être celle de MULOT, le travailleur modeste et pourtant oublié, eut-elle été davantage à sa place, ne fut-ce que pour commémorer ce fait que MULOT ayant vu ses crédits coupés, poursuivait son œuvre de ses deniers personnels.

*
* *

La statue de PASTEUR est l'œuvre de FALGUIÈRE ;

on se rappelle quel succès obtint la maquette exposée au Grand Palais. Elle était à peine ébauchée lorsque la mort vint surprendre le maître éminent. C'est un de ses plus brillants élèves, le statuaire PETER, dont il nous a été donné déjà d'admirer le fini et la joliesse des œuvres, qui a terminé le monument, sous la direction de M. PAUL DUBOIS, et certes la pensée du regretté sculpteur a trouvé en lui un interprète fidèle et puissant.

La statue est tout en marbre blanc ; PASTEUR est représenté assis, vêtu d'un ample manteau drapé à l'antique.

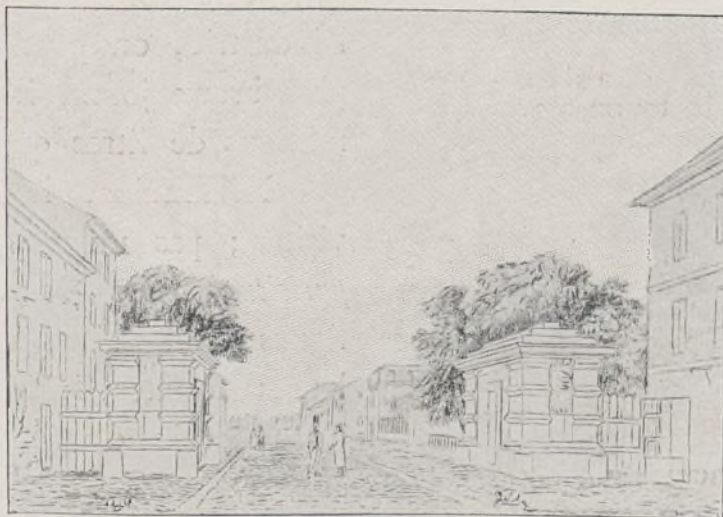
En face, sur un plan légèrement inférieur, se dresse une femme grandeur naturelle, qui, dans un geste suppliant, tend vers lui son enfant. Puis, à gauche, on aperçoit, s'enfuyant, la mort armée de sa faux.

De chaque côté du monument, des groupes du plus charmant aspect symbolisant les principaux travaux de PASTEUR. Un vendangeur, avec sa hotte pleine de raisins, rappelle la lutte du savant contre le phylloxéra ; un laboureur, dirigeant une charrue traînée par deux bœufs qu'eût chantés PIERRE DUPONT, et un berger jouant du pipeau, semblent proclamer les services rendus aux espèces bovines et ovines, autrefois décimées par le charbon.

La partie architecturale du monument est due à M. CHARLES GIRAULT, dont le talent n'est plus à dire ; et l'ensemble du monument est d'un grand effet.

Toutefois, nous regrettons un peu la figure allégorique : « l'Humanité couronnant PASTEUR », que FALGUIÈRE avait placée dans la maquette primitive. On a cru devoir la supprimer afin de dégager la belle figure du savant : peut-être a-t-on trop bien réussi... et trop dégagé.

G. VEYRAT et ED. BEAUREPAIRE.



LA BARRIÈRE DE SÈVRES
par PALAISEAU